

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse

DEDIÉ AU ROI.

JANVIER 1773.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

1
2
3



NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

JANVIER. 1773.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *ENCYCLOPEDIE, ou Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines.*
TOME XVIII. Yverdon. EXH - FEUD.
1773.

APRÈS avoir traité, avec l'encyclopédie de Paris, de la *fable* envisagée comme une partie des belles-lettres, l'éditeur de l'encyclo-

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

JANVIER. 1773.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. ENCYCLOPEDIE, ou Dictionnaire uni-
versel raisonné des connaissances humaines.
TOME XVIII. Yverdon. EXH-FEUD.
1773.

APRÈS avoir traité, avec l'encyclopédie de
Paris, de la *fable* envisagée comme une par-
tie des belles-lettres, l'éditeur de l'encyclo-

pédie d'Yverdon ajoute un article qui avait été omis, & que l'on fera bien aise de trouver. Il parle des *fables pieuses*, de ces faits manifestement inventés ou exagérés pour faire valoir la doctrine chrétienne, & en imposer au peuple crédule & superstitieux. Plusieurs de ces fables font l'effet naturel du goût que le vulgaire eut dans tous les tems pour le merveilleux. Plusieurs aussi font l'ouvrage de l'imposture, qui se proposait de tirer quelque parti de ces fictions. Les vrais miracles, qui servirent à fonder le christianisme, cessèrent lorsque la souveraine sagesse jugea à propos d'en terminer le cours; mais on se plut à en continuer la chaîne, pour la faire durer autant que l'église. Quelques événemens singuliers, mais simplement naturels, furent transformés en prodiges pareils à ceux que Tite-Live a rapportés dans son histoire Romaine. Les visions, les apparitions, fruit d'une imagination échauffée, se multiplièrent à l'infini.

A mesure qu'on grossit le catalogue des saints, il fallut découvrir des miracles qui leur méritassent ce titre. Le nombre s'en multiplia quand les reliques & les images furent en vogue; il n'y eut point de châsse qui n'en opérât, point de chapelle où on n'en vit paraître. L'excès du mal sert de remède.

La puérilité des légendes ouvrit les yeux des gens de bon sens ; l'abus des indulgences révolta ceux qui étaient les victimes de ce trafic. La réformation fit cesser les miracles, comme le christianisme avait fait taire les oracles. Le peuple, il est vrai, demeure toujours peuple; mais la lumière gagne de proche en proche ; & la raison, à force de progrès semble passer au-delà du but. Beaucoup de gens qui s'en disent les apôtres semblent disposés à confondre, sous le nom de *fables pieuses*, les faits qui remontent à l'origine de la religion, avec ceux de l'alcoran & des légendes.

Dans le premier siècle de l'église chrétienne, on trouve l'histoire de Simon le magicien, celle de Denis l'aréopagite ; à quoi l'on peut joindre tous les évangiles apocryphes recueillis par *Fabricius*. Les martyres de saint Pierre & de saint Paul, & quantité de faux actes des apôtres, & des premiers disciples, appartiennent à la même classe. Dans le second siècle on vit paraître ces hérésies absurdes, dont M. de Beausobre a donné l'exposition dans son histoire du Manichéisme. L'extravagance de ces hérésies paraîtrait incroyable, sans le fond mystique, & même philosophique qu'on peut y découvrir. On rapporte au troisième siècle l'his-

toire des sept dormans sous Décius ; celle de S. Ursule & des onze mille vierges, & celle de sainte Catherine. L'établissement de la vie monastique, durant les persécutions de Décius & de Licinius, ouvrit aussi un vaste champ à des fictions de tout ordre. Les hermites au fond des forêts, ressemblent aux voyageurs, aux yeux desquels des troncs d'arbres prennent toute sorte de figures. Leur tête vuide, faite d'alimens convenables, échauffée par les veilles & les méditations, est le théâtre des scènes les plus bizarres. Le silence des cellules, l'obscurité des cloîtres, les chants nocturnes, & toutes les observances monastiques sont aussi très-propres à faire pulluler ces chimeres. Paul, de Thèbes en Egypte, a été le premier hermite chrétien. S. Antoine suivit son exemple. Dès ce tems il y avait des vierges consacrées à Dieu ; mais on voit dans S. Cyprien, qu'elles pouvaient se marier ; & dans S. Jérôme, qu'elles se trouvaient aux noces, qu'elles allaient aux fêtes, qu'elles se mariaient. On raconte dans le quatrième siècle, la découverte de la vraie croix par Helene, l'apparition des apôtres saint Pierre & saint Paul à Constantin, la lepre de cet empereur, & sa guérison par Sylvestre, la donation de la ville de Rome & de l'Italie, faite à ce pape.

Au cinquieme siecle , saint Loup de Troyes arrêta , à ce qu'on dit , Attila. Alors on découvrit plusieurs corps saints , reconnus pour tels par les miracles qu'ils opéraient. Un enfant enlevé en l'air vers l'an 447 , dit avoir entendu l'hymne des anges , ou le trisagion... Le sixieme siecle fournit le miracle qu'on dit être arrivé à Constantinople , dans un baptême administré par Dentorius , évêque arien ; les démons chassés par le signe de la croix , divers miracles opérés par des reliques , plusieurs apparitions d'ames sorties du purgatoire ; la merveille de l'étole de saint Ephrem , évêque d'Antioche , que le feu ne put consumer ; le miracle de l'image de Jésus-Christ qui sauva la ville d'Edesse ; celui de l'image de la Vierge faite par saint Luc , qui fit cesser la peste... Au septieme siecle on a débité plusieurs *fables* de saint Aile , abbé de Rebets , de saint Fiacre , patron de la Brie , de saint Ildefonse , archevêque de Tolède , de saint Omer , de saint Jean l'aumônier , de saint Romain , archevêque de Rouen. Les siecles suivans comblerent la mesure des fictions , inventées & répandues par l'ignorance prodigieuse qui régnait alors. Celle des ecclésiastiques était si grande , qu'en Baviere un prêtre baptisait , en 744 , *in nomine Patria , Filia & Spiritua Sancta*. La vé-

nération des reliques , l'espoir d'acquérir le pardon de ses péchés par des donations , & l'idée de tirer les ames du purgatoire à prix d'argent , s'enracinerent par un effet de la superstition & par les artifices des moines. Les images jouèrent les plus grands rôles. Les canonisations commencerent en 993 , quoique d'autres les fassent remonter plus loin : la fête des morts fut établie par Odilon , abbé de Cluny , environ l'an 998. Le corps de saint Jacques avait été trouvé à Compostelle en 816 ; & les reliques de saint Marc découvertes en 828 , furent transportées à Venise. Les décrétales , source d'erreurs & de superstitions , furent compilées en 838. Une femme nommée *Théata* , qui s'annonçait comme prophétesse , s'arrogea le droit d'enseigner publiquement en 847. L'histoire d'Hatton , archevêque de Mayence , mangé par les rats , se place en 968. Jamais on n'a tant accumulé de fables qu'à la fin du dixieme siecle. Ce fut alors qu'on parla de l'image de Jesus-Christ , envoyée au roi Abgare par le Sauveur lui-même. Les croisades , dans le onzieme siecle , firent quelque diversion à ces puérilités ; & malgré l'extravagance de ces expéditions , il en résulta pour l'Europe plusieurs avantages considérables , dont on peut voir un excellent précis dans

L'introduction que M. Robertson a mise à la tête de son *histoire de Charles-Quint*. L'abus de l'autorité des papes, la corruption de la cour de Rome & du clergé en général, firent d'abord gémir les âmes vraiment religieuses, & bientôt on poussa les hauts-cris. Les calomnies dont on chargea les Vaudois, les Albigeois, les Picards, les Patarins, &c. qui ne paraissent être que des gens plus éclairés que leurs siècles, surpassent tout ce qu'on peut croire. On est effrayé d'entendre le récit des cruautés auxquelles ils furent exposés. Les visions des abbeïsses Elisabeth de Schonave & Hildegarde se placent à la fin du douzième siècle. La secte des flagellans commença vers l'an 1260. Sainte Brigitte fut canonisée en 1391. Enfin les ténèbres s'éclaircissent, le bon sens reprit ses droits; mais ses progrès furent lents: dans bien des pays, ils sont encore imperceptibles. La somme des lumières répandues en Europe s'augmente; mais la crédulité aveugle du peuple, la superstition regnent encore en divers lieux. Cependant le mal diminue, & l'on peut croire que l'église est échappée du danger où l'avait jettée l'empire des *fables pieuses*; mais elle semble menacée par ces fiers raisonneurs, qui mettent au rang des *fables* les faits même de l'évangile.

Depuis un demi-siècle ils ont travaillé avec acharnement à la ruine de l'église. Mais il en fera comme de la crise précédente; leurs excès même les ramèneront dans la bonne voie, & l'on se convaincra que l'incrédulité est aussi funeste pour le moins que la superstition.

II. *Arminius, ou les Cherusques, tragédie tirée du théâtre Allemand. Par M. BAUVIN, de la société littéraire d'Arras. Neuchatel.*

Nous ignorons si cette tragédie, déjà publiée en 1769, a été retouchée ou non: quoi qu'il en soit, elle a été jouée avec succès. Est-ce beaucoup, dans un tems où l'on admire,

l'insipide délire

De tous ces plats romans mis en vers bour-
soufflés,

Apostrophes aux dieux, lieux communs am-
poulés,

Maximes sans raisons, nœuds d'intrigues
bizarres,

Et la scène Française en proie à des bar-
bares?

VOLT.

Nous sommes bien loin de cette sévérité à l'égard de M. Bauvin, dont nous respectons les talens, & encore plus les efforts; mais nous appellons, comme de droit, à l'examen de la critique, de ces applaudissemens qu'il a le malheur de partager avec tant de productions éphémères de nos dramatises, & des machinistes de la Melpomene moderne.

Le sujet de cette tragédie est la fameuse défaite de Varus par les Germains; il promet des mœurs, des caractères, des contrastes & des situations; ce n'est donc pas sans douleur que nous voyons M. Bauvin copiant la fable de l'auteur Allemand qu'il imite, nous donner quatre actes immobiles & trainans, pour entasser au cinquième des catastrophes redoublées. Et quelles catastrophes! Une bataille en action! & voilà les richesses que des hommes qui tous les jours entendent du Racine ou du Voltaire, vont piller chez les Allemands! Il est vrai que cela peut valoir les scélérats furibonds, & les atrocités de l'anglomanie. *Inopes nos copia facit.*

Tous ceux qui ont lu Tacite, (& qui n'a pas lu Tacite!) se rappellent que Segeste, prince Chérusque, se refusa à la révolte des Germains par attachement pour les Romains,

& par haine pour Arminius, ravisseur de sa fille. Ce Ségeste est dans la tragédie une Adelinde, personnage assez subalterne, qui fomenté la division entre les Chérusques. Elle projette de faire couronner son fils par les Romains, & d'ôter à Arminius la main de sa fille Thusnelde qui lui est promise, s'il persiste dans la rébellion. La scène est dans un bois des Chérusques, & laisse voir les statues de Man & de Thuiston.

Les grands intérêts du sujet, les projets de Varus, & ceux des Germains, sont-ils suffisamment annoncés dans le premier acte. Arrive un officier de Varus, nommé Marcus, député, on ne fait pas trop pourquoi, si ce n'est pour remplir un rôle très-méquin & oisieux. Il rencontre Flavius, frère d'Arminius, & fils de Ségismar prince des Chérusques, mais plus séduit par les attraits de Rome, que par la férocité des mœurs de son pays. Il lit dans les yeux de ce jeune Germain qu'il aime Thusnelde, & lui annonce qu'elle & son frère Sigismond, otages à Rome, sont renvoyés, & qu'ils arrivent.

M A R C U S.

Sans crime maintenant tu peux te déclarer.
 Au rang de tes rivaux ne compte plus ton
 frère ;

Il aspire à la fille en méprisant la mere ,
 Et la mere indignée a rompu cet hymen ,
Qu'elle avait résolu sans un sûr examen.

Thusnelde , Arminius , ont perdu tout
 espoir.

Ce Marcus est une faible imitation de cet admirable rôle d'Arons dans Brutus , l'un des plus habiles desseins qu'ait crayonné cette main étonnante qui manie la palette de Michel-Ange , & le pinceau du Corregge. Ici, ce député n'est presque qu'un inutile interlocuteur ; sans noblesse , sans fierté Romaine , il n'a rien qui impose & qui intéresse. En instruisant Adeline des desseins de Rome sur elle , & de ses espérances , il fait une scene de conversation , plus que de conférence. Cette princesse le prévient de l'inutilité de ses intrigues auprès des cœurs durs des Germains.

Du fier Arminius le pere est inflexible ;
Sa haine corrompt tout , & reste incorruptible.

Mais (*repré- sent Marcus*) si c'est un malheur
 de les civiliser ,
 Si ce sont des bien faits qui le font mépriser ,
 (*Varus*)

Par d'autres actions il se fera connaître ;
Eux-mêmes forceront son courage à paraître.

A D E L I N D E.

Non, non, il ne faut pas qu'aigri par
leurs discours,
Varus de ses bienfaits interrompe le cours.
De vos arts précieux qu'il présente les charmes...

On est fort étonné d'entendre si fort parler des *bienfaits* de ce concussionnaire infame qui avait soulevé toute la Germanie par ses exactions.

Mes enfans même, continue Adeline, semblent conjurer avec mes ennemis, ils sont insensibles comme eux à vos grandeurs. Vainement mon fils Sigismond a été décoré par Auguste du nom de son grand-prêtre, il est faible. Marcus lui propose Flavius pour son gendre, il adore Thufnelde : les otages arrivent ; Adeline & Marcus se séparent, l'escorte Romaine se disperse, Thufnelde & Sigismond restent seuls. Adeline s'avance vers eux sans être apperçue ; la jeune Chérusque reproche à son frere d'avoir accepté les bienfaits de Rome ; & au lieu d'exprimer

à sa mere qui s'approche la joie de la revoir, elle s'amuse à lui parler de politique, & d'Arminius. Adelinde répond à ce patriotisme :

Eh ! quels sont les bienfaits que répand en
ces lieux ,

La grandeur , la puissance imputée à nos
dieux ?

Quel bonheur , quelle gloire obtiennent
nos prieres ,

De ces divinités agrestes , meurtrieres ,
Dont les adorateurs d'arts & de loix pri-
vés ,

Languissent dans des champs à peine cul-
tivés ?

*Rome nous apprend l'art de les rendre fer-
tiles*

Cette exposition vague & obscure , qui apprend seulement que les deux nations s'observent , mais qui ne fait connaître ni les faits qui ont précédé l'action , ni trop bien ceux qui vont la développer , n'est pas même achevée dans le second acte. Ségismar inspire à ses fils la haine des mœurs & des loix de Rome, qu'il craint & qu'il veut combattre ;

mais l'on ne voit pas plus qu'auparavant pourquoi l'on combat aujourd'hui plutôt que demain. Ce n'est qu'au troisieme acte, que Varus lui-même se rend parmi les Chérusques, les invite à adopter les loix de Rome, & à se rendre dans son camp avec la même confiance qu'il leur témoigne. Sa harangue pleine de douceur ne fait même que diminuer les probabilités d'une rupture; on est très-étonné au départ de Varus, d'entendre ces barbares proposer de l'attaquer pendant la nuit, & hésiter sur l'avis qu'ils acceptent, qui est de voir le préteur dans son camp.

Ce n'est donc qu'au quatrieme acte que commence l'intrigue. Elle est d'un tissu si bizarre, qu'on ne peut assez admirer le profond bon sens, & sur-tout la sagacité de ceux qui l'auront applaudie. Thusnelde raconte avec chaleur, il est vrai, qu'Arminius a été arrêté au camp de Varrus; or, c'est un conte. Les Romains, dit Sigismond qui la désabuse, avaient bien envie de le saisir; mais il s'est *dérobé à ce piège honteux, sans autre stratagème que son air*. Cet échappé par son air, revient alors vers ses compatriotes qu'il exhorte à massacrer bravement, de nuit, & par surprise, ces mêmes Romains qu'il a déconcertés par son air. Ce n'est pas sans avoir débité

débité des adieux assez froids à sa maîtresse, qui de son côté a repoussé la déclaration de Flavius ; celui-ci fâché de se voir appeler infame parce qu'il trahit son frere, sa patrie & ses dieux, répond à Thusnelde, *oses-tu m'outrager?* Il serait difficile de faire un impromptu plus burlesque.

On entrevoit, sans doute, la péripiétie de ces éternels préparatifs du combat, de cette intrigue sans mouvement, sans action, sans tableaux, sans développemens. Le cinquieme acte est aussi étrange. L'auteur y a rassemblé une surcharge de personnages monotones, qui disent & font tous la même chose. Pendant qu'Arminius & son pere égorgent les Romains, Flavius qui converse avec Adeline en lui demandant sa fille, voit passer sur des brancards, des Germains blessés, & Segismar mort. Désespéré il vole au combat, le venger, & réparer sa honte ; puis successivement lui, Arminius & Thusnelde, qui a combattu aussi, reviennent triomphans. Il n'y a qu'Adeline qui se tue, indignée de voir son pays libre & sa fille heureuse.

Nous ne croyons point être trop sévères, en assurant que cette piece n'a point d'harmonie dans l'ensemble ; que l'ordonnance en est défectueuse & embarrassée ; que les

caractères n'en font qu'ébauchés; enfin, que le très-petit nombre de situations intermittentes qu'on y trouve, sont mal liées, mal préparées, & faiblement décrites. L'intérêt si noble de la liberté, s'il n'est pas touchant, devrait être sublime; l'auteur l'a avili. Il a négligé de motiver la haine des Germains, & d'excuser cette férocité impardonnable d'attaquer lâchement, & sans prétextes même, des amis plutôt que des maîtres. Et puis les mœurs, le contraste des Romains & des Chérusques, qui offrait tant de tableaux & de grandeur! Quelques trivialités de rhétorique sur l'amour de la patrie & de la liberté, voilà tout ce qui nous peint ce peuple qui adorait les femmes, & qui immolait des hommes à Mercure; qui pendait aux arbres les centurions, les tribuns, & les captifs; féroce dans ses victoires: *in rebus secundis avidi, in adversis incauti*, dit Tacite. Il est inutile de faire observer que les Romains jouent dans cette tragédie le rôle le plus bas & le plus méprisable; ils ne font pas même ombre aux tableaux: ajoutez un amour froid, peu intéressant, & en sous-ordre, nombre de personnages petits, & plats; ces deux caractères vilement indécis, & infames sans motifs, de Flavius & de Sigismond; & l'on nous passera de n'applaudir

dans M. Bauvin que son courage, d'avoir osé publier cette tragédie. Ajoutez une diction noble & assez soutenue, un dialogue net quoique lâche, quelquefois même la fierté mâle des grandes touches. On retrouve souvent le poete & l'homme éloquent, exceptez dans quelques vers flasques, quelques pensées communes. Les tirades suivantes méritent assurément des éloges.

FLAVIUS. SÈGISMAR.

F L A V I U S.

Vous ne m'écoutez point; ah! mon pere,
est-ce en vain

Que Varrus nous attend.

S È G I S M A R.

Mon fils, es-tu Germain?

F L A V I U S.

Voulez vous par ce dout eaccroître ici mes
peines?

N'est-ce pas votre sang qui coulé dans mes
veines?

S È G I S M A R.

Réponds; que dit ton cœur?

F L A V I U S.

Que j'aime mon pays,

Sans cesser d'aimer Rome.

S É G I S M A R.

Eh bien ! tu le trahis.

F L A V I U S.

Moi ! trahir ma patrie ! Ah ! connaissez
mon zele.

S É G I S M A R.

Qui partage son cœur est bientôt infidelle ;
De ton peuple ou de Rome , il faut être en-
nemi.

Choisis , ne sois pour l'un , ni pour l'autre à
demi ;

F L A V I U S.

Vous voyez devant vous un fils qui vous
chérit ;

Vous connaissez son cœur, éclairez son esprit.
Dois-je abhorrer les arts , quand on les ca-
lomme ?

Ils sont les alimens & les fruits du génie :
Ce qu'il fait de plus noble est-il vil à vòs yeux ?
Tout languit sans les arts, tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au fein de la disette ,

Et la tranquillité dans notre ame inquiete.

Vous redoutez des arts qui *consolant* nos
cœurs,

Enrichiraient le peuple, adouciraient nos
mœurs.

S É G I S M A R.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu
condamnes.

Ses superbes palais *n'étaient* que des cabanes.

Nous sommes maintenant ce qu'elle était
alors.

Nous avons ses vertus, redoutons ses trésors.

.
Les Romains ont des loix, n'ayons que des
vertus.

.
Nous verrons parmi nous vivre la liberté.

Tes peres t'ont laissé ce trésor en partage ;

Fais passer à tes fils ce sublime héritage.

Libres par nos aïeux, nous les bénissons tous ;

Nos fils nous maudiraient, esclaves après
nous.

ADELINDE. SIGISMOND.

A D E L I N D E.

Sers Rome, tes égaux vont être tes sujets.
La mitre est sur ton front, j'y mettrai la couronne.

Eleve ton génie, & monte sur le trône.

S I G I S M O N D.

Moi! m'asseoir sur un trône où siegent les remords!

Moi! *détruire* en mon cœur ses plus nobles transports,

Et porter sur mon front la double ignominie
Et de la servitude & de la tyrannie!

.
Le simple citoyen n'est-il pas le plus grand....
&c.

Un pareil style fait honneur au génie de M. Bauvin, qui devrait le consulter plus que celui des Allemands. Tous les défauts de la pièce appartiennent au premier auteur; & si en évitant quelques périphrases louches, des répétitions d'adjectifs & des constructions forcées, il veut unir la connaissance du théâtre à celle de sa langue qu'il parle bien, nous

renverrons à son école tous les petits maîtres du parnasse , qui font des parades lugubres, & des préfaces législatrices : rois imperceptibles de la scène , que le tems couronne de chardons.

III. *Sermons sur différens textes de l'Écriture sainte. Par M. BERTRAND, membre de plusieurs académies, professeur de belles-lettres, & ci-devant ministre du saint évangile à Neuchatel. De l'Imprimerie de la Société Typographique. 1773. 1 vol. in-8°.*

CE serait un erreur de penser que le goût des lectures pieuses est entièrement perdu dans ce siècle du philosophisme. Il est encore un grand nombre de personnes qui préfèrent un sermon, même médiocre, à une brochure élégante ou licentieuse. C'est donc avec raison que ceux qu'un zèle éclairé attache au christianisme, publient des ouvrages propres à satisfaire cette classe de lecteurs. C'est servir la religion que de développer avec une noble simplicité les vérités consolantes qu'elle enseigne. On augmente le nombre de ses sectateurs, on affermit ceux qui la respectent, lorsqu'on fait la montrer telle qu'elle est en

effet, simple, pure, faite pour le bonheur de l'homme, opposée aux prétentions de l'orgueil, à l'avidité de l'intérêt, aux ruses de l'hypocrisie, aux fureurs de la superstition.

Mais, qui oserait entrer dans la carrière des Bourdaloue, des Massillon, des Saurin, des Tillotson? Après ces grands modèles, qui aura l'assurance de publier des sermons; ou si quelqu'un surmonte tous les scrupules, comment pourra-t-il soutenir le parallèle? La réponse à cette objection nous paraît bien facile. Celui qui paraîtra dans cette carrière, conduit par les petits vus de l'amour propre, ne doit pas s'attendre à des succès mérités. Comme il y a peu de prédicateurs qui puissent égaler ces grands hommes, il y a peu de personnes capables de sentir toutes les beautés que leurs ouvrages renferment. Il faut au commun des auditeurs un genre d'instruction beaucoup plus simple, moins orné, moins profond, moins éloquent. Dans les dix-huit sermons contenus dans ce volume, M. BERTRAND s'attache à proposer avec force les vérités de la religion naturelle, & les devoirs de la morale. Quand il prêche les dogmes, il les présente sous leur vrai point de vue, comme des doctrines destinées à toucher les cœurs sensibles, à porter les âmes honnêtes à la pratique des vertus.

Au reste on ne doit pas s'attendre que nous entreprendrons d'apprécier cet ouvrage. Nous nous contenterons de souhaiter qu'il contribue à l'édification de quelques personnes religieuses ; c'est la plus douce récompense que l'auteur puisse obtenir, la seule à laquelle il a dû prétendre.

IV. Le conseil-royal de santé de Berlin vient de faire publier une instruction pour apprendre aux gens de la campagne, une découverte singulière & véritablement utile, que nous nous empressons de communiquer ici à nos lecteurs. On connaissait l'usage du vinaigre & des autres acides pour prévenir les maladies contagieuses du bétail, ou pour guérir les bêtes attaquées ; mais on ignorait en Prusse, que le suc acide des pommes sauvages fût un spécifique admirable dans ces sortes de cas. Le hasard vient de montrer que ce remède est infallible. Plusieurs expériences réitérées l'ont confirmé. Ce remède n'était pas inconnu en Suisse. Il paraît que dans la partie Allemande du canton de Berne, les cultivateurs instruits ont toujours une provision de ce vinaigre extrait

des pommes sauvages , qu'ils donnent à leur bétail dès qu'ils le voient menacé. Dans la saison, les pommes elles-mêmes font le même effet. Les animaux malades en font très-avides. Ces pommes font aussi un remède excellent contre la rage.

V. *Gedanken von der burgerlichen freyheit*, &c. C'est-à-dire, *Pensées sur la liberté civile opposée à la licence ou à l'oppression. Traduites de l'Anglais. A Zurich, chez Orell. 1772. in-8°.*

LE but de cet ouvrage intéressant , dont on est redevable à M. Brown , & qui n'a pas été moins goûté en Suisse qu'en Angleterre , est d'indiquer aux états libres la route qu'ils doivent tenir pour éviter les plus funestes écueils qu'ils aient à craindre , & qui ne sont devenus que trop fameux par le naufrage des républiques les plus florissantes , & en apparence les plus solidement établies. Après avoir montré , avec autant de clarté que de justesse & de précision , ce qu'on doit entendre par mot de *liberté civile*, l'auteur fait voir que le bonheur d'un état

quelconque dépend essentiellement de l'union des principes de la politique avec ceux de la religion , & que la cessation de cette heureuse harmonie est presque toujours l'époque fatale de la décadence , ou même de la ruine totale des plus brillans empires. Il prouve enfin , par l'expérience de tous les siècles , que l'autorité des plus sages loix est bien faible , lorsqu'elle n'est point secondée de l'empire des mœurs & de la religion.

VI. *Avis de l'auteur des réflexions philosophiques sur le système de la nature.*

L'ACCUEIL favorable que le public a fait à cet ouvrage , & la rapidité avec laquelle la première édition en a été épuisée , ont semblé m'inviter à les offrir de nouveau . & à tâcher de les rendre plus dignes de son suffrage ; je me suis donc appliqué à le revoir soigneusement , à le corriger d'un très-grand nombre de fautes qui s'étoient glissées dans les premières copies , & dont plusieurs font un tort considérable au sens ; enfin , à y ajouter des éclaircissemens & des

notes qui m'ont paru répandre plus de lumière sur les sujets que je traite. Cette seconde édition, revue, corrigée & augmentée, va incessamment être mise sous presse par la Société Typographique de Neuchâtel en Suisse, qui, quant à l'élégance & à l'exactitude de la partie typographique, ne laissera rien à désirer. Occupé de cet objet, j'apprends, à mon grand étonnement, qu'un libraire de Paris a réimprimé mon ouvrage, & qu'il y a fait faire *des changemens considérables*. Il ferait inutile de répéter ici les plaintes rebattues sur l'injustice d'un pareil procédé; mais j'ai cru devoir avertir le public que je n'ai aucune part à cette édition furtive, & que je désavoue formellement tous les changemens quelconques qu'on pourra s'aviser de faire à mes *réflexions*. Les personnes éclairées sentiront assez combien un ouvrage philosophique, où tout est lié, doit perdre, lorsqu'on lui fait essuyer de semblables opérations, à l'insu de l'auteur.

HOLLAND.



VI. Avis sur l'encyclopédie d'Yverdon.

LES dix-huit premiers volumes de l'encyclopédie d'Yverdon ne contenant pas encore les six premières lettres de l'alphabet, & quelques fouscripteurs redoutant un nombre excessif de volumes, l'éditeur a cru devoir les rassurer de cette crainte, & leur indiquer au juste le nombre de volumes, pouvant le calculer avec assez de justesse. L'on fait que dans tout dictionnaire les premières lettres de l'alphabet sont les plus chargées ; & l'encyclopédie de Paris, qui sert de guide & de fond à celle d'Yverdon, dans les sept premiers volumes, ne contient que les sept premières lettres de l'alphabet : les dix derniers volumes, considérablement plus petits que les sept premiers & qu'on pourrait réduire à huit du même nombre de pages des sept premiers, contiennent les autres seize lettres. De plus, dans ces dix derniers volumes se trouve l'article histoire littéraire, dont une grande partie a été déjà donnée dans les dix-huit volumes imprimés à Yverdon ; de maniere que sans rien changer au plan suivi jusqu'à présent, l'éditeur peut

promettre avec toute assurance à MM. les souscripteurs, qu'il n'y aura pas au-delà de quarante à quarante-deux volumes de discours: il s'engage à donner gratis les volumes qui pourroient aller au-delà de ce nombre. Dans le courant de cette année, moyennant neuf à dix volumes, l'on finira les lettres F. G. H. I. K. L. M. N. O. L'on grave actuellement le frontispice pour mettre à la tête du premier volume, qu'on distribuera gratis aux souscripteurs, & on verra par cette gravure dans quel goût les planches seront gravées & par quel graveur. Le nombre des volumes des planches ne passera pas celui de six, que l'on a promis dans le prospectus.

VII. *Avertissement de la Société de Dublin.*

LA Société de Dublin, constituée en corporation par lettres-patentes, pour encourager, avancer, perfectionner dans le royaume d'Irlande, l'agriculture & autres arts utiles, a chargé les commissaires choisis de faire des

enquêtes sur l'ancien état des arts & de la littérature dudit royaume, & sur tout ce qui a quelque rapport à ses antiquités, & d'examiner & de traduire les manuscrits qui peuvent donner quelque lumière sur ses loix, ses coutumes & son histoire dans les tems les plus reculés.

Et attendu que la Société a lieu de croire que plusieurs manuscrits & autres monumens d'antiquité Irlandoise sont dispersés en divers pays étrangers, & conservés ou dans les bibliothèques publiques, ou dans les cabinets des curieux, elle prend la liberté de s'adresser à cet effet à tous les savans de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Suisse, & autres états de l'Europe.

Pleine d'un profond respect pour ces illustres personnes, elle les prie très-humblement de l'aider à ramasser les matériaux dont elles peuvent avoir connaissance, & de vouloir bien lui en communiquer des catalogues; de sorte qu'elle puisse prendre de justes mesures pour acquérir des copies des écrits qu'elle n'a pas. Elle aura soin de rembourser sans délais tous ceux qui à cette occasion auront eu la bonté de se mettre en dépense.

Toutes les lettres relatives à cette affaire doivent être adressées, à la *Société de Dublin dans sa maison. A Dublin en Irlande. Par voie de Londres.*



SECONDE



SECONDE PARTIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE.

ALLEMAGNE.

- I. *Institutions politiques. Par M. le baron DE BIELFELD. A Leyde, 1772, chez Samuel & Jean Luchtmans, in-4°. tom. III.*

LES deux premiers volumes de cet ouvrage ont été favorablement accueillis; ils tiennent le premier rang parmi les différentes productions d'un auteur estimable, qui a partagé sa vie entre l'exercice de ses emplois & la culture des lettres. On peut lire son éloge à la tête de ce troisieme volume; cet éloge est terminé par un morceau touchant; c'est le récit de la maladie & de la mort de M. de Bielfeld, tiré d'une lettre de madame de Bielfeld, dame distinguée

par ses connoissances , par ses talens & par sa sensibilité ; l'épître dédicatoire de ce volume à l'impératrice de Russie est encore de sa main.

L'éditeur attaché par l'amitié à M. de Bielfeld , s'est chargé de revoir le manuscrit de son ami , qui avait quitté le travail de la composition dès 1757 , & qui n'avait pas eu le tems de corriger les fautes de style qui échappent presque toujours dans le moment où l'on écrit , & que l'on ne fait disparaître qu'en revenant ensuite sur un premier travail .

Ce volume est divisé en seize chapitres , qui traitent : 1°. du Portugal , 2°. de l'Espagne , 3°. de la France , 4°. de l'Angleterre , 5°. des Provinces-Unies , 6°. de la Suisse , 7°. de l'Italie , & en particulier du pape , du roi de Sardaigne , du roi des deux Siciles , de la république de Venise & des chevaliers de Malte , 8°. de l'Allemagne , ou du saint empire romain , 9°. de la maison d'Autriche , 10°. de la Prusse , 11°. de la Pologne , 12°. du Dannemarc , 13°. de la Suede , 14°. de la Russie , 15°. de l'empire Ottoman , & 16°. des empires d'Asie & des pirates de la côte de Barbarie.

Dans chacun de ces chapitres , l'auteur remonte à l'origine du nom du pays dont

il est question ; il expose sa situation locale ; il détaille ses possessions ; il parle du climat & des productions , des manufactures & des fabriques , du commerce & de la navigation ; de l'état du gouvernement ecclésiastique , des habitans & de leur nombre , de la forme du gouvernement , des titres du souverain , de la succession , de l'armée & de la marine , des revenus du roi & de l'état , & enfin de la politique générale & de la politique particulière du pays en question , vis-à-vis de ceux avec lesquels il est en relation. Tous ces détails intéressans sont traités avec beaucoup d'ordre & de netteté ; on remarquera quelquefois des lacunes , sur lesquelles l'auteur se proposoit de prendre de nouvelles informations.

Le chapitre de la Prusse est le plus complet , & peut-être le plus intéressant ; cela n'étonnera personne. M. de Bielfeld avoit passé la plus grande partie de sa vie auprès du Roi ; il aimoit ce grand monarque , & on voit dans tout ce qu'il a écrit , cet enthousiasme si naturel à ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Il avoit été témoin des accroissemens rapides que ce royaume a pris de nos jours , qui l'ont mis tout-à-coup au rang des premières puissances de l'Europe ; & qui , s'ils augmentent encore ,

comme il y a beaucoup d'apparence, si les circonstances actuelles ne changent point, si les souverains intéressés à maintenir l'équilibre ne croient point devoir mettre obstacle à leurs progrès, lui feront conserver dans la balance un poids qu'il n'a dû d'abord qu'au génie de son souverain, & qui diminuerait après lui, s'il ne travaillait à le perpétuer.

Après avoir donné une idée du Brandebourg dans les anciens tems, un abrégé des trois regnes qui ont précédé celui-ci, & dont chacun a préparé par quelque endroit les grands événemens qui l'ont signalé, & qui doivent le signaler encore, M. de Bielfeld trace le portrait de Frederic le Grand, & y joint l'histoire de son regne jusqu'au tems où il écrivait. Cette histoire, à proprement parler, n'est pas une histoire, si l'on en juge par le ton dont elle est écrite; elle est comme le portrait que nous allons citer : malgré son étendue, sûrement il fera plaisir.

“ Frederic II, en montant sur le trône, trouva un état exactement en regle, un trésor fort riche, & une armée aussi belle que nombreuse; c'étaient là de puissans moyens d'exécuter toutes sortes de projets brillans. Mais ce prince trouva en lui-même

des reffources bien plus grandes encore pour faire des choses dignes d'une admiration univerfelle. Je fuis sûr que ceux de mes lecteurs qui aiment à connaître dans les hommes le principe qui leur fait faire de grandes actions , me fauront gré fi j'effaie de crayonner ici le portrait du monarque dont je vais rapporter les principaux faits. Je n'ai garde de vouloir peindre fa phyfionomie, fes yeux, fa figure; ce font des objets qui n'intéreffent pas affez le philofophe & l'homme d'état. C'est par d'autres endroits que je voudrais leur faire connaître Frederic. Ce prince n'est pas d'un tempérament fort robuste; fon corps craint le froid, mais fon ame qui ne craint rien, mene ce corps à travers les neiges, les glaces & les dangers, lorsque la gloire & le bien de la patrie le demandent. Ce font là les deux grands motifs qui déterminent toutes fes actions. Peu d'hommes font nés avec autant d'efprit; & il n'y a point d'exemple qu'un roi ait eu tant de talens. Il n'a de l'inclination ni pour les femmes, ni pour le jeu, ni pour la chaffe. Tous fes goûts font ceux d'un homme de génie; il aime l'étude, les belles-lettres, les spectacles, les jardins, les bâtimens, la musique & tous les arts. Il a le bonheur rare de fe connaître parfaitement à tout ce qu'il aime.

Il est lui même excellent auteur & grand musicien , sans daigner s'en piquer ; il fait le plan de ses jardins & de ses maisons avec la même facilité qu'il fait des vers qui augmenteraient la réputation de nos meilleurs poètes ; & ce qu'il y a de plus étrange , c'est qu'il en fait au milieu des plus grandes affaires , & quelquefois le moment après des batailles. Ces agrémens font la superficie de son esprit ; la justesse & la force forment le fond , & le tout ensemble fait un génie universel. C'est ce génie qui le rend également grand homme d'état & de guerre. A la tête des armées , il réunit les qualités de son bisaïeul & de son pere. Il a un coup-d'œil juste , la résolution prompte , une fermeté admirable , une activité sans relâche , & un esprit de détail surprenant. Il lui faudra toujours de grandes occupations , & il embrassera probablement toutes les occasions légitimes pour augmenter ses états & sa gloire. Il entretient 140 mille hommes de troupes , & pendant les intervalles de la guerre , sa principale occupation est de les exercer dans une discipline militaire , digne des anciens Romains. Avec ses forces & son génie , il prend son parti soudainement ; dans le cabinet , il voit au-delà de la portée des autres hommes , & suit ses vues sans être ébranlé par les in-

certitudes de ceux qui ne font qu'entrevoir. Il parle la langue française mieux que jamais étranger ne l'a parlée, & il écrit aussi purement qu'un académicien. Il semble qu'il ait en lui deux natures, la nature royale & la nature humaine. Quand il fait le roi, il imprime tout le respect de la majesté; quand il veut être homme, dans un souper agréable, il enchante par les charmes de sa conversation. Son caractère est mal connu de l'Europe; ses ennemis & ses envieux ont tâché de lui faire une réputation odieuse; je ne parle pas de sa réputation dans les cabinets des cours; quiconque y est craint l'a fort bonne; je parle de cette réputation qu'ambitionnaient les Marc-Aurele, les Henri IV. Cependant il est certain que ce prince est très-juste, & que son cœur est tendre. Les fortunes à sa cour ne sont pas immenses; mais de telles fortunes montrent plutôt la faiblesse du gouvernement que la grandeur du maître. Il donne de quoi vivre, mais non pas de quoi se livrer au faste.... On peut dire de lui ce qu'on a dit de Cyrus, *qu'il est encor plus grand dans son repos que dans ses conquêtes.* Postdam est embellie par un château véritablement royal. D'une montagne aride, le monarque crée une vigne riche & fertile; il y élève un palais qui pour

le goût & la magnificence n'a guere de pareil en-deçà des Alpes. Les beaux arts, l'architecture, la peinture & la sculpture y brillent dans leur plus gaande perfection. A leurs principales productions modernes, e roi veut joindre encore les beautés de la Grece & de Rome; le cabinet du cardinal de Polignac, qu'il a acquis, lui a fourni une collection superbe de statues antiques, qui sont placées par-tout avec choix. Charlottenbourg s'en ressent principalement. A Berlin, il fait bâtir une église cathédrale & un temple pour les catholiques, un palais magnifique pour le prince Henri, son frere, & un autre pour l'académie des sciences, & pour celle de peinture. Enfin la reconnaissance que lui inspire la valeur de ses troupes, le porte à faire construire un hôtel des invalides, aussi vaste que bien entendu, & il y met pour inscription : *Lexo & invicto militi*. Le commerce & les manufactures deviennent de nouveau les objets de ses soins paternels; il les encourage de toutes les manieres possibles. Tout est mis en mouvement; la navigation s'accroît dans la Baltique; Stettin réunit son commerce avec celui de la Silésie, par le moyen de l'Oder. On établit une foire à Breslau. On commence à faire des étoffes, des galons, des velours, des draps, des

meubles , des glaces , des carrosses , & mille autres choses aussi belles que chez les nations étrangères les plus industrieuses. L'Order est détourné dans son cours ; & dans la grande étendue de pays que le roi gagne par-là , on place de nouvelles colonies qui s'y nourrissent , en cultivant ce terrain autrefois stérile. L'agriculture est par-tout perfectionnée ; des ouvriers habiles sont attirés de tous côtés. . . . Le roi fait une réforme totale dans la justice ; les anciens procès sont décidés , & les nouveaux abrégés ; les avocats sont contenus dans leur devoir , & les juges asservis aux maximes de l'équité par les meilleurs moyens , savoir , par les peines & les récompenses. Dans les procès criminels , la question est abolie ; & ce généreux prince sent une répugnance extrême , toutes les fois qu'il est obligé de signer une sentence de mort. Enfin il fait construire quantité de forteresses qui paraissent imprenables , & dont il trace lui-même les plans. Si j'avois dessein d'emprunter le style de l'orateur , je dirais : voilà quels sont les miracles du regne de Frederic ! ceux qui connaissent la difficulté qu'il y a de conduire les affaires ordinaires de la vie , & combien la plus petite entreprise coûte de soins & de réflexions , seront étonnés de la grandeur

& de la variété des choses que ce monarque a entreprises en huit années de tems, & des grands succès dont le ciel a béni ses desseins. „ On pourrait demander à M. de Bielfeld où il aurait trouvé, s'il avoit vécu, des expressions pour exalter ce regne parvenu à sa trente-deuxième année, & toujours fécond en merveilles. Nous observerons en finissant, que le style de ce volume est plus négligé encore que celui des précédens, & que l'éditeur qui s'est chargé des corrections, n'a pas donné une grande attention à la tâche qu'il s'est imposée.

II. *Satyren von G. E. LUCIUS, &c. Satyres de G. E. Lucius. A Francfort sur le Meyn, chez Grabe. in-8°.*

IL n'y a point d'avertissement à la tête de cette brochure ; & nous ignorons quel est l'écrivain caché sous le nom de Lucius ; ses satyres cependant ne sont pas d'un genre à faire une nécessité de l'anonyme : au reste elles ne sont point sans mérite. Elles sont écrites en prose.

La première est intitulée : *le café*. Il ne s'agit pas des lieux où l'on se rassemble pour

le prendre , mais de la liqueur même. C'est à elle, que Lucius adresse ses hommages & ses remerciemens. Il la préfere au savant ténébreux , qui étale ses profondeurs , à l'orgueilleux courtifan , qui revêtu des marques brillantes de quelque ordre , regarde du haut en bas ceux qui n'ont pas cette frivole décoration ; à la belle , mais impertinente Lucinde qui se croit une divinité. Le café secourable vient inspirer notre écrivain lorsqu'il désespere de trouver les expressions dont il voudrait se servir pour célébrer l'humanité d'un grand , l'humilité d'un ecclésiastique , l'incorruptibilité d'un juge , phénomènes si rares qu'il faut un langage plus qu'humain pour en parler dignement. " Fruit du Levant , s'écrie Lucius , tu n'as point encore reçu le tribut d'applaudissement qui est dû à toutes tes vertus. L'Allemand aime mieux chanter l'excellence du Bourgogne ; & si le payfan ne peut se procurer ce nectar , il est aussi content avec sa cruche de biere , assis sur un banc bien dur , ou se roulant sur un sac de paille. . . . Venez, membres des académies, laissez-là vos monumens du moyen âge , vos médailles & vos inscriptions ; venez raconter l'histoire & les merveilles du café. Et vous , agriculteurs éternels , qui ne cessez de faire dans

vos cabinets des projets d'amélioration de terres, qui ne font que contrarier la sage nature, occupez-vous plutôt de la culture & des effets de cette divine plante.,,

La seconde satyre roule sur la métempfycofe. Pythagore a regardé les hommes comme des acteurs qui ne font en mourant que passer derriere la scene, & changer d'habit pour commencer un nouveau rôle agréable, ou défagréable, fuivant qu'ils se font bien ou mal acquittés du précédent. Ainfi la doctrine de la rémunération se trouve étroitement liée à celle de la métempfycofe. Le tyran qui pendant cette vie a cruellement tourmenté de misérables fujets; réduit au plus dur esclavage, passera au service d'un maître encore plus impitoyable que lui. Le juge deviendra plaideur; & le foldat redevenu payfan, cultivera des champs qu'il verra ravagés par une milice barbare. Le médecin entrera dans le corps le plus cacochyme, où il fera la victime de ses anciens confreres; le chasseur deviendra cerf, fera pourfuiui, & réduit à ces déplorables abois qui font couler des torrens de larmes des yeux du pauvre animal; les héros destructeurs feront de furieux taureaux, & toujours aux prises avec leurs semblables, ils feront

continuellement meurtris à grands coups de cornes & de dents.

“ J’ai suivi cette hypothese , dit le satyrique , & elle m’a conduit aux découvertes les plus satisfaisantes. En exaltant mon ame , j’ai percé le voile des obscurités qui nous environnent , & j’ai apperçu le duc d’Albe , devenu negre , dans la plantation d’un négociant Hollandais , accablé de travail & roué de coups. Fernand Cortez est un misérable mineur dans le Potosi ; le général Melac est charbonnier dans le Palatinat , & le général Russe bourreau en Prusse. Charles XII qui fuyait le beau sexe , est la femme d’un bûcheron , & la mere d’une nombreuse famille. Kouli - Kan mendie en femme enceinte , portant deux enfans sur les bras & trois dans une hotte sur le dos ; on le chasse a coups de fouets d’un village à l’autre. „

Ces morceaux suffissent pour mettre au fait du ton de cette production ; il y a de l’esprit ; cette dernière satyre paraît être plus piquante , & d’un but plus étendu ; mais le goût devoit présider , ainsi que la justice , au choix des punitions infligées à des hommes célèbres , & qui ne sont plus.



FRANCE.

III. *Oeuvres de M. le marquis de Ximenez, ancien mestre-de-camp de cavalerie. Nouvelle édition revue & corrigée. A Paris, 1772, chez les libraires qui vendent les nouveautés. in-8°.*

CE recueil fera plaisir à ceux qui n'ont pas encore perdu le goût de la bonne poésie, goût malheureusement affaibli par la multitude de mauvais vers qui paraissent depuis quelque tems; la plupart des morceaux qui le composent sont déjà connus; ils reparaissent dans cette nouvelle édition avec des corrections qui en augmentent le prix. L'auteur, dans une préface très-courte & très-modeste, présente ses poésies comme le fruit de son loisir & de son amour pour les lettres; elles ont fait son occupation la plus chère depuis son enfance; il s'est livré à leur étude dans un tems & à un âge que les personnes de son rang ne savent souvent remplir que par ces dissipations qu'elles appellent plaisirs; il y a trouvé dans la fuite, de la consolation contre les maux in-

féparables de l'humanité , contre les dé-
 goûts que la société donne quelquefois , &
 auxquels les hommes d'un certain état font
 plus expofés que les autres. Il n'attache au-
 cune importance à fes productions ; ceux
 qui cultivent les lettres avec le moins de
 fuccès , ajoute-t-il , n'ont pas du moins à
 fe reprocher les jours qu'elles ont remplis.
 Cette obfervation eft très-vraie , & elle
 eft eftimable dans la bouche de M. le
 marquis de Ximenez ; il eft très-éloigné
 d'avoir des reproches à fe faire , & sûrement
 ceux qui le liront ne lui en feront aucun ;
 ils le remercieront du plaifir qu'il leur a
 procuré ; ils defireront qu'il ne s'arrête pas ,
 & que fon exemple foit imité. “ Ils font
 „ enfin bannis fans retour , s'écrie-t-il avec
 „ un enthoufiafme qu'on ne peut trop louer,
 „ ces préjugés que l'ancienne chevalerie ,
 „ louable à tant d'égards , n'ofait pas encore
 „ fecouer , & dont la France aurait à rou-
 „ gir s'ils n'avaient pas été ceux de toute
 „ l'Europe. La noblèfle Françoife ne croit
 „ plus déroger en touchant de fes mains
 „ victorieufes la lyre d'Horace ou le com-
 „ pas d'Archimede ; elle fe plaît à imiter
 „ la valeur des Romains , fans dédaigner
 „ l'art qui les fit vaincre , fans méprifer les
 „ mufes qui les célébrèrent , & le Grand

„ Condé, assis dans ses bosquets de Chan-
 „ tilly, entre Santeuil & Racine, ressem-
 „ blait au vainqueur de Carthage retouchant
 „ avec Lælius les comédies de Terence. „

M. le marquis de Ximenez a trop bien senti le prix des lettres, pour n'être pas digne de les cultiver. Ses premiers essais lui ont mérité des suffrages flatteurs; on se rappelle des stances très-bien faites qu'il adressa il y a quelques années à M. de Voltaire, & qui lui attirèrent une réponse flatteuse & charmante de ce grand homme: nous la transcrirons; elle justifiera ce que nous disons ici.

*Vous flattez trop ma vanité,
 Cet art si séduisant vous était inutile;
 L'art des vers suffisait, & votre aimable
 style
 M'a lui seul assez enchanté.
 Votre âge quelquefois hasarde ses prémices
 En esprit ainsi qu'en amour;
 Le tems ouvre les yeux, & l'on condamne
 un jour,
 De ses goûts passagers les premiers sacri-
 fices,
 A la moins aimable beauté,*

Dans

*Dans son besoin d'aimer on prodigue son ame ;
On prête des appas à l'objet de sa flame,*

Et c'est ainsi que vous m'avez traité.

*Ah ! ne me quittez point , séducteur que vous
êtes ,*

Ma muse a reçu vos sermens ;

*Je sens qu'elle est au rang de ces vieilles co-
quettes*

Qui pensent fixer leurs amans.

Les pieces contenues dans ce recueil ras-
semblent la plupart des genres de poésie ;
il y a quelques poemes qui ont concouru
pour le prix de l'académie française en 1750
& 1752. Nous citerons un morceau de l'un,
dont le sujet était Louis XV vainqueur don-
nant la paix à ses ennemis.

*De ton auguste aïeul l'éclatante mémoire
Remplit les nations qu'alarme encor sa gloire,
Et leur orgueil jaloux de la splendeur des
lys ,*

*A tes nombreux exploits a reconnu son fils.
Peuples , qu'aux champs de Mars a terrassés
mon maître ,*

*A des traits plus chéris vous devez le son-
naitre.*

Peignez-leur sa bonté, vous qui, dans Fontenoi,

*Rameniez la victoire aux pieds de votre roi ;
Guerriers que ce héros dans des plaines sanglantes,*

Couronna de lauriers de ses mains triomphantes ;

Vous, illustres témoins de ces pleurs précieux

*Que la victoire même arrachait de ses yeux,
Qui de l'humanité dans un champ de carnage,
Pour la première fois entendiez le langage,
Qui vîtes la pitié saisissant tous les cœurs,
Secourir les vaincus en pleurant les vainqueurs.*

De ces vertus, grand roi, que ton siècle s'honore.

L'Europe a dû te craindre, & l'Europe t'adore,

Tu peux lancer la foudre, & lui donner la paix.

Nous ne pouvons pas indiquer tous les morceaux que contient ce recueil ; nous nous arrêterons un instant sur trois scènes

tirées de l'Iliade , qui le terminent. M. le marquis de Ximenez a faisi pour chacune un moment intéressant ; les Grecs privés des secours d'Achille que son mécontentement contre Agamemnon retient dans ses tentes , viennent de perdre en dix jours le fruit des travaux de dix ans. Agamemnon est résolu de lever le siège , & de ramener dans la Grece l'armée & les rois qui l'ont élu pour leur chef. Ulyffe entreprend de le détourner de ce projet , & de le déterminer à appaiser Achille ; il emploie tout l'art dont il est capable pour remporter cette victoire sur l'orgueil du roi des rois. Il y réussit ; mais Agamemnon d'écidé , craint de faire une soumission inutile ; Ulyffe dans sa réponse cherche à distraire le monarque d'une idée qui l'afflige , & qui peut le détourner du parti auquel il ne s'est pas déterminé sans peine ; il commence par louer son triomphe sur lui-même , & il lui promet de voir Achille & de le fléchir. Cette réponse est très-adroite. Nous la citerons.

*Le grand Agamemnon tout entier se déploie ,
Vous nous rendez les Dieux qui combattaient
pour Troye ;*

*Son jour est arrivé : plein d'un si juste espoir ,
Je vais faire parler l'honneur & le devoir ;*

Je me rends de ce pas dans les tentes d'Achille.

*Puissé-je triompher de ce cœur indocile !
Le rendre à la patrie & lui faire envier
Le courage d'un roi qui daigne supplier !
Sage divinité , dont la main protectrice ,
Des périls les plus grands sut préserver
Ulysse ;*

Minerve , s'il est vrai que les Dieux immortels

S'honorent de l'encens qu'on brûle à leurs autels ,

*Si mes vœux ont percé leur demeure éternelle ,
Que le salut des Grecs soit le prix de mon zèle.*

Fais qu'à ce long courroux las de s'abandonner ,

*L'inexorable Achille apprenne à pardonner.
Déjà trompant les soins & l'espoir de sa mère ,*

*D'un vain déguisement je perçai le mystère ;
C'est toi qui m'inspirais , & ce jeune héros
Voyant briller un fer abandonna Scyros.*

Viens , achève , ô Déesse ! & parle par ma bouche ;

*Prête à ma faible voix un charme qui le touche.
Adieu , seigneur , j'espere , avant la fin du
jour ,
Voir Troye en feu , d'Achille annoncer le re-
tour.*

La seconde scene se passe dans les tentes d'Achille. Patrocle qui gémit du repos d'Achille , & ne l'approuve point , essaie de toucher ce héros , & de l'engager à finir les malheurs de Grecs ; l'inexorable Achille refuse de combattre ;

*On m'a trop offensé ! ma haine est immor-
telle.*

*Thétis & le destin sont d'accord avec elle ,
Je contente en partant ma colere & les Dieux ,
Mais cache-moi les pleurs qui coulent de tes
yeux.*

*Mon cœur en les voyant me trahirait peut-
être ,*

*Respecte des fureurs que les Dieux ont fait
naître ,*

*La vengeance a pour moi les charmes les plus
doux ;*

*Patrocle m'est pourtant plus cher que mon
sourroux.*

*Garde-toi d'abuser de ton injuste empire.
Souviens-toi qu'à tes vœux je fus près de sous-
crire,
Et que contre toi seul mon cœur mal affermi,
Sentit moins un affront que les pleurs d'un
ami.*

Patrocle n'insiste plus , mais il demande la permission de combattre ; il prie Achille de lui prêter ses armes , & les obtient ; on fait qu'elles lui furent funestes. Ulysse vient en annoncer la mort au héros ; c'est le sujet de la troisieme scene ; le roi d'Itaque emploie de nouveau les ressources de son éloquence & de son art , & Achille retourne aux combats pour venger son ami.

IV. *Le jugement de Paris, poëme en quatre chants. Par M. IMBERT. 8°. fig. Paris, chez Piffot, 1772.*

P O U R traiter un sujet qui a été chanté par les plus grands maîtres , il faut plus d'art & de génie que pour l'inventer. Homere, Virgile, Ovide ont peint Paris selon les mœurs antiques. M. Imbert, en conservant quelques

traits principaux, ajoute à son caractère le brillant du petit-maître Français. Le plan est entièrement neuf, & le poëme est digne des meilleures plumes.

Hécube, femme de Priam, étant enceinte de Paris, alla consulter l'oracle, qui répondit que l'enfant qu'elle portait, causerait la ruine de sa patrie. Dès qu'il est né, Priam ordonne à Archélaus de le faire mourir; Archélaus le donne à nourrir à des bergers du mont Ida, & lui substitue une autre victime. Voilà pourquoi tous les poëtes font de Paris un berger dans le tems qu'il jugea le fameux différend des trois divinités. M. Imbert le place à la cour de son père, & le peint aimable, léger & galant.

*Toujours heureux & toujours infidelle,
On le voyait voler de belle en belle;
Impétueux & tendre tour à tour,
Il enchainait la prude & la coquette;
Insecte ailé, papillon de toilette,
Il possédait la chronique du jour,
Savait à fond la mode & l'étiquette.
Vif, enjoué, fertile en jolis riens,
Jamais savant, craignant de le paraître:
Bref, il était à la cour des Troyens,
Ce qu'on appelle en France un petit-maitre.*

Après une description très-poétique, dans laquelle l'auteur fixe le tems de la scène aux jours les plus ardens de la canicule, il fait partir son héros pour la chasse avant le point du jour :

*De ses limiers le chœur est averti ;
On les assemble, il se met à leur tête ;
Dormez, époux, il part, rien ne l'arrête ;
Pleurez, amours, pleurez, il est parti.*

Il s'avance vers le Scamandre ; ses habits ne respirent point le faste ; plus modeste, il n'en est que plus séduisant. Ce prince, qui se fait hier les délices de Troye, est aujourd'hui la terreur des forêts. Le poète le peint chassant ; ses images sont vives, & d'après nature. Lassé d'un long carnage, il s'affie au pied d'un chêne antique :

*Tandis qu'assis & respirant enfin,
Le jeune prince, ivre de sa victoire,
Avec son arc, instrument de sa gloire,
Souleve, agite & compte son butin ;
A son oreille arrive un doux murmure,
Tel que le bruit d'un tremble vacillant
Il tend son arc, son œil étincelant
Cherche sa proie, & reconnaît Mercure.*

Le Dieu le rassure , lui dit que le sort l'a nommé l'arbitre du différend qui partage les dieux , & dont il lui raconte l'histoire ; les noces de Thétis ; le dépit de la Discorde , qui n'y fut point invitée , & qui , pour s'en venger , a jetté dans l'assemblée la pomme d'or , sur laquelle était écrit , *à la plus belle* ; les prétentions de chaque déesse ; le jugement de Jupiter , qui fixe le concours entre Junon , Pallas & Cithérée , mais qui refusant de prononcer entre une épouse & deux filles qu'il aime , défère la décision au jugement d'un homme , & Paris est choisi , les déités doivent se rendre dans ce réduit. Mercure frappe Paris de son caducée , & revole dans le ciel. Soudain Zéphir seme la verdure sur la forêt , qu'il tapisse en volant. Cette peinture est charmante.

*Sur les buissons la rose se balance ,
 Et l'oranger , fier de son opulence ,
 Mêle son or à l'or du citronnier.
 La violette ici brille dans l'herbe ;
 A ses côtés , sur un arbre voisin ,
 La vigne monte & court , vaine & su-
 perbe ,
 Près du cédra suspendre le raisin.*

L'olympé s'ouvre , & les déesses affises sur un nuage , descendent vers la Phrygie : sur leur passage ,

*Tout s'embellit , s'enflamme tour-à-tour ;
Le peuple ailé se caresse à l'entour ;
Et ranimant sa douce mélodie ,
Il chante en chœur le printems & l'amour.*

Pendant le message de Mercure, les déesses avaient pris soin de se parer , & avaient épuisé l'imposturé de la toilette.

*Aux déités elle ne messied pas ,
L'art est un dieu qu'au ciel même on implore :*

*On le chérit , quand on est sans appas ;
Quand on est belle on le chérit encore.*

Le poète dépeint les trois déesses , chacune suivant son caractère. Voici le portrait de Vénus :

*Sous ses habits , avec art négligés ,
Vénus paraît dédaigner l'artifice ;
Les fleurs , le mirthe ornent l'humble édifice*

*De ses cheveux en boucles partagés.
L'une des sœurs qui veillent auprès d'elle .*

*(C'est Aglaé) d'abord après le bain,
 Sous le tissu d'une gaze injidelle,
 Avait caché les trésors de son sein :
 Mais des odeurs l'essence la plus pure
 Avait déjà parfumé ses atours,
 Quand on plaça la divine ceinture,
 Qui sert d'azile & de trône aux amours.
 Parmi les plis de ce magique ouvrage,
 Erre toujours un essaim de plaisirs,
 Les doux attraits & les ardens desirs.
 Les ris, les jeux, le charmant badinage,
 Les vœux secrets, les détours innocens,
 Le feint courroux & les agaceries,
 Pièges adroits, qui surprennent les sens,
 Et livrent l'ame aux douces rêveries.*

Elle demande un prompt jugement ; Paris excuse ses délais ; il voudrait avoir trois pommes à donner ; il hésite comme Zéphir entre trois roses d'une égale beauté. D'ailleurs, il redoute de prononcer sur ce qu'il ne voit pas. Des yeux, un teint, forment-ils seuls un objet accompli ? D'un tout parfait naît la beauté suprême. Vous cachez cet heureux assemblage sous les attraits de la grandeur. La laideur inventa la parure.

A ces mots, Pallas renonce à la victoire; l'orgueil de Junon est confondu; Vénus rougit, se consulte & balance. Paris échappe un moment, & laisse les Déeses dans l'incertitude.

CHANT II. Le sourire de Vénus & l'espoir du prix changent Minerve & Junon; la Pudeur rougit, baissè les yeux, voile son front, & s'envole dans les cieux.

*Il n'est vertus, plaisirs, que tu n'effaces,
Tyran du sexe, orgueil de la beauté!*

*Vénus desire, elle ordonne, & les graces
Viennent aider à la timidité.*

*Sur les gazons, voile, écharpe, ceinturé,
Tout vole au loin, confusément épars;*

Deja Paris, sous le dais de verdure,

Rentre, & soudain en proie à ses regards,

Mille trésors Amour, sois-moi fidele,

Viens sur mes sens agiter ton flambeau;

*Sans toi le peintre, aux pieds de son mo-
dele,*

Laisse tomber & palette & pinceau.

L'auteur peint l'étonnement de la nature, à l'aspect de ces déesses nues.

*Quand la forêt , par un charme invincible,
S'émeut au loin , seul , muet en ces lieux ,
Pour trop sentir , Paris est insensible ;
Toute son ame a passé dans ses yeux.
Prêt à juger , il se trouble , il balance.
Ce que son œil ne voyait point assez ,
Il le voit trop , & s'égare en silence
Sur tant d'appas , l'un par l'autre effacés.*

Le poète entre dans le détail des beautés de Vénus : la, des cheveux se jouant sur deux globes d'albâtre, sollicitent Paris ; ici, c'est un pied léger.

*Des feux subtils , courant de veine en veine,
Brûlent Paris ; une flamme soudaine
Cache vos traits à ses regards jaloux :
Ivre d'amour & respirant à peine,
Eh ! qu'ai-je fait , téméraire Troyen ?
J'ose , dit-il , j'ose demander grace ;
J'avais voulu bien voir pour juger bien ;
En m'exauçant on punit mon audace :
De tant d'éclat mes yeux sont éblouis.
Ah ! s'il se peut , souffrez que je respire ,
Que de mes sens je reprenne l'empire ,
Et la plus belle emportera le prix.*

Paris engage les déesses à se rendre dans un palais où Hécube avait fait élever ses enfans, loin de l'air impur de la ville. On y voyait cette reine s'enorgueillir du titre de mere, s'honorer des soins qu'elle donnait à ses enfans.

*On devient mere, hélas ! par les plaisirs ;
Par l'amour seul on est digne de l'être.*

Paris prit naissance dans ce palais ; il en fit un temple consacré à l'amour. C'est là qu'il veut terminer ce procès, au lever de l'aurore ; il y dirige les pas des déesses : la nuit étend ses voiles ; vingt Phrygiens servent un magnifique repas ; il promet de prononcer la sentence fatale, à son réveil : on se sépare, il invite les immortelles au sommeil, en vain il implore le repos pour lui-même ; l'image de tant d'attraits l'agite, il se roule en vain sur sa couche brûlante. Enfin, il semble renaître avec le jour : il forme un projet téméraire, c'est de conquérir les déités dont il est la conquête ; d'autres mortels l'ont osé, pourquoi échouerait-il ?

*Paris enfin, qui ne balance plus,
Voit Adonis dans les bras de Vénus,*

Et ne voit pas Ixion sur la roue.

.
*Espérons tout : au jeune Endimion ,
 Diane même abandonne ses charmes.
 Divinités , comme lui , je suis roi ;
 Et comme vous , Diane est immortelle :
 Par ses appas l'emporte-t-il sur moi ?
 Par vos vertus l'emportez-vous sur elle ?
 L'une de vous doit éteindre en ce jour
 De mes desirs la flamme involontaire :
 Serois-je ici l'esclave de l'Amour ,
 Tandis qu'ailleurs il est mon tributaire ?*

Le poète peint la toilette de Paris , le soin que prenaient ses maîtresses , lorsque les travaux de la veille avaient éteint ses regards , de les réveiller par des récits voluptueux & galans. Næris , jeune beauté , qui croit voir les traces de la tristesse sur le front de Paris , lui raconte une histoire galante de Diane , qui fait succéder l'amour à la pitié que lui inspire un berger qu'elle a blessé à la chasse. Cet épisode est heureusement amené.

*Ainsi Næris , de ce prince volage ,
 Sans le savoir , devinait les secrets ,
 Sans le savoir , enflammait son courage.*

Cependant la toilette paraît d'une lenteur extrême aux desirs de Paris ; il la hâte lui-même :

*Sans depouiller leur grace naturelle ,
Ses longs cheveux se bouclent sous ses doigts ;
Ainsi paré , ce prince est à la fois
De la beauté le juge & le modèle.*

*Faibles humains , quand l'amour est vain-
queur ,*

*Notre sagesse est bien près de se rendre !
Le beau Troyen , quand son œil vit des-
cendre ,*

*Des trois beautés le groupe séducteur ,
Craignant déjà , juge facile & tendre ,
Que par l'oreille on ne surprît son cœur ;
Voulait d'abord juger sans les entendre :*

*Bientôt hélas ! loin de les éviter ,
Il les rappelle ; on court , chaque déesse
Veut de son juge éblouir la sagesse :*

Ainsi naquit l'art de solliciter.

Nous avons vu dans le second chant , Paris enivré des appas des trois divinités , concevoir le projet insensé de les soumettre toutes les trois. Un belveder d'une structure élégante ,

Est

*Est le théâtre où le jeune Paris ,
Solicité par la troupe immortelle ,
A la plus tendre accordera le prix
Que le destin promet à la plus belle.*

Junon est la première qui vient solliciter son juge: " crois moi, dit-elle, la pomme me fut donnée, quand Jupiter m'offrit sa main; c'est peu de la victoire pour effacer la honte d'avoir combattu; tu n'ajouteras rien à mes honneurs; mais ce grand jour te distingue à jamais: juge de ton salaire par mon pouvoir. Aussi-tôt le belveder se change en une voûte étincelante de pierreries disposées en étoiles, soutenue de colonnes d'argent: le palais, rempli de trésors précieux, est parqueté de lames d'or; elle lui promet avec ces richesses le trône de Priam, dont elle écartera Hector; mais s'il lui refuse le prix, elle lui présage que bientôt, promenant de climat en climat son hommage infidèle, trompant les dieux & l'hospitalité, il ravira la femme d'un prince, qui l'accueillira avec bonté.

*Neptune en vain, pour toi prompt à s'ar-
mer ,
Pousse ta nef triomphante & légère ;*

*Tu cours à Troye , & ta flamme adultere
 Est le flambeau qui la doit consumer.
 Vingt rois ligués , que la vengeance anime ,
 Cherchent Pergame avec mille vaisseaux ;
 Le sang troyen doit expier ton crime ;
 Le sang troyen déjà coule à grands flots.
 Je vois le Xante , entraînant dans sa course ,
 Des chars brisés , des coursiers écumans ;
 Le Simois refoulé vers sa source
 Par des monceaux de cadavres fumans.
 La fille en pleurs te redemande un pere ;
 La mere un fils , & la veuve un époux ;
 Et sous l'acier d'un rival sanguinaire ,
 Ton frere Hector , objet de mon courroux ,
 Tombe sans vie , en détestant un frere , &c.*

Elle lui prédit la vengeance d'Achille , la mort même de Paris , celle de Priam & l'esclavage de sa triste famille. Junon lui offre de l'or , le diadème , l'immortalité ; il refuse ces présens. Il demande Junon à Junon même. " Sans la pitié , dit-elle , qui retient ma justice , j'aurais puni l'orgueil d'un nouvel Ixion. „ Elle part , le palais disparaît , il en cherche en vain la trace. Pallas approche , & frappe les yeux du prince d'un nouveau miracle ; un temple radieux , chargé

d'ornemens symboliques , & prolongeant son dôme au haut des airs , ouvre ses portiques ; palais immense , dont les voûtes magiques enfermeraient tout le palais des dieux : c'est le temple des beaux arts.

*Chaque génie admis en cet asile ,
Paie un tribut au prince observateur ;
De Phidias le ciseau créateur
Touche la pierre , & la pierre docile
Se change en nymphe , enflamme son au-
teur ;*

*Déjà la voix du luth , tendre & sonore ,
Vient d'animer ses flexibles appas :
A la cadence elle asservit ses pas ,
Glisse ou voltige , & voilà Therpsicore.
Mais la trompette interrompt ces concerts ;
Homere chante , on se tait , & la gloire
Pare son front de lauriers toujours verts ,
&c.*

Un autre génie lui fait voir les prestiges de la peinture. Plus loin , Linus donne la vie au marbre même ; un mur s'éleve. A ce prestige en succèdent d'autres. Je regne en ce palais , dit Pallas , j'y puis donner un trône ; si tu veux l'obtenir , vois le prix que

j'y mets; Minerve nue a bravé la décence
 a tes yeux; que ma honte soit cachée aux
 siècles à venir. Quant à la pomme, nos
 seuls appas doivent la disputer; je veux
 mériter le prix, & non pas te forcer à le
 vendre. Le plus digne de mes dons c'est
 la sagesse; elle est à toi;

*Qu'elle te guide au temple de mémoire.
 Le conquérant qui n'entend pas sa voix,
 Combat toujours, & sans fruit & sans
 gloire;*

*L'homme imprudent peut vaincre quelque-
 fois;*

Le sage seul jouit de la victoire.

A ce discours, son cœur est glacé; il
 laisse cette sagesse en paix, le dégoût suc-
 cède.

*Plus de desirs, plus d'aveu; la déesse,
 Grace à l'ennui, garantit sa pudeur.*

Paris est triste; elle le croit sage; elle
 s'échappe; il demeure abattu; mais le dé-
 pit ranime son courage; il pense que Vénus
 peut aimer; cette idée nourrit sa rêverie;
 il suit un chemin qui s'ouvre devant lui,
 un chœur d'oiseaux frappe ses sens; une
 invisible syrene leur applaudit. La volupté

se glisse dans son ame ; ses yeux errent sur un jardin , ouvrage de l'amour , ce dieu crée & reproduit les trésors de ce lieu ; sa flamme est la seve qui régénere & les fruits & les fleurs.

Le poëte peint mille jeux des amours , les combats amoureux , les triomphes des amans , les défaites des amantes. Paris se sent embraser ; il croit être aux jardins de Paphos. Un char amene Cythérée. Oui , dit-elle , te voilà transporté à Paphos. D'autres ont pu faire briller à tes yeux les arts & la royauté ; mais moi , qu'ai-je à promettre ? je ne suis que belle ; un gazon me sert de trône ; je n'ai pour couronne que des nœuds de fleurs , pour sujets que des amans heureux , enchainés par les plaisirs , & l'art de jouir pour sagesse , &c. Mais quoi tes yeux sont deffillés , ton cœur s'émeut & me nomme ?

*C'est peu , dit-il , c'est peu d'avoir la pomme ;
Avec le prix , le juge est à vos pieds.*

La déesse pardonne à sa témérité. Soudain le char emporte Vénus , & le bosquet disparaît.

Le quatrieme chant respire la volupté ; c'est le triomphe de Vénus couronnée par son vainqueur. Paris rentre dans le palais bâti

par ses aïeux, en traverse l'enceinte, vole au parterre, & passe vingt fois, en rêvant à Cypris, de la crainte à l'espoir. Il ignore quel est cet arrêt que Vénus fait attendre à l'amant, quand le juge aura prononcé. Est-ce tendresse, est-ce coquetterie, est-ce un délai, précurseur d'un refus ? Mais Junon a rejeté les vœux de Paris sans l'attrister ; d'où vient qu'il soupire ? L'amour le fait, dit le poète ; l'amour veut que je l'apprenne à l'univers.

Déjà l'enfant qui commande aux dieux même,

*Banni des cours (cet exil dure encor)
Vers les hameaux avait pris son essor,
Les préférerait au sceptre, au diadème,
Et n'y blessait qu'avec des flèches d'or.*

Ce jour même, égaré dans le bois, il poursuivait une jeune bergère, qui se flat-
tait qu'en le fuyant on échappe à l'amour. Il l'atteint, & vainqueur, il regagne le hameau ; il apperçoit auprès d'une onde d'air une beauté ; c'était Vénus : la déesse prend son carquois, l'assied auprès d'elle, le flatte sur ses genoux. " Souffrirons-nous, dit-elle, quand les destins désignent la plus belle, qu'on dispute le prix à votre mere ?

Il faut un juge ; Jupiter le nomme ; le juge observe , ne prononce point. Pour conquérir cette pomme fatale , il faut , le croira-t-on , offrir tous mes appas aux yeux d'un homme ! Nouveau délai , nouvel affront : le juge... il ose !,,... Un modeste silence laisse dire le reste à sa rougeur. L'amour écoute , & rit sous son bandeau ; puis il reprend : quand l'amour est extrême , on ose tout. Quel est son crime ? qu'a-t-il osé ? Prétendre à ce qu'il aime ? Cet orgueil est permis à mes sujets ; j'aurais fait ce qu'il a fait. Doit-il , en nommant la beauté qu'il adore , faire une heureuse , & vivre infortuné ?

*Ah ! des plaisirs soyez toujours la mere :
 J'ai vu Cypris quitter avec ardeur
 Des lits dorés pour un lit de fougere ;
 J'ai vu Cypris moins vaine & moins sé-
 vere ,
 Et bien plus sage , avec moins de pudeur.
 Rougiriez-vous d'une tendre faiblesse
 Pour un Troyen , votre juge en ce jour ?*

Le dieu s'élançe dans les airs , charge sa main d'un arc , y place un trait... Quoi , blessera-t-il sa mere ? Oui , c'en est fait ;

filz tendre & barbare , il veut sauver sa gloire en la bleffant ; il hate sa victoire par sa défaite , la pomme en est le prix ; il plane en suite sur la tête du Troyen , & Je remplit d'amour & d'espérance.

Vénus rêve en visitant les corbeilles de Flore ; un instinct inconnu la guide , de fleur en fleur , sur les pas de Paris. De son côté , Paris va cueillir une guirlande pour Vénus. L'auteur peint son empressement : si sa main cueille une rose , elle en effeuille trois ; il se trouble , souvent la tige est emportée avec la fleur. Il s'élançe aux pieds de Cypris. Vains efforts ! elle le fuit ; mais son cœur embarrassé n'est plus défendu par son indifférence.

Vénus a ralenti ses pas. " Punissez - moi , continue Paris ; je vous adore ; je suis coupable , & je chéris mon crime ; mais le respect me maîtrise à son tour ; ce vain orgueil , ce fol espoir , le desir même est éteint dans mon ame ; tout m'abandonne , excepté l'amour ; mais il se condamne au silence , j'en jure par le dieu que j'adore , par votre fils , votre amant veut trouver sa jouissance dans son cœur ; c'est jouir en effet que de vous aimer. „ Vénus s'arrête , il se rend auprès d'elle. Paris , ce fier conquérant à la cour de son pere , qui bravait l'orgueil de la

beauté, aujourd'hui timide amant, craint de fixer une belle. Elle s'assied sur un lit de verdure; d'abord placé plus bas, il s'approche bientôt, & peu fidelle à son serment, il devient parjure par le desir.

Un des oiseaux de Vénus vient étaler son plumage à leurs yeux, vole autour d'eux, bat de l'aile, & va se poser dans le sein de Cypris.

Cette colombe, c'était l'amour enveloppé sous ce plumage. Vénus s'attendrit, & obtient la pomme.

Ce poëme est rempli de peintures charmantes, d'une poésie vive & animée, de pensées délicates, mais un peu trop voluptueuses. On pourrait reprendre quelques fautes dans le plan : mais elles sont bien aisées à corriger.





TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

- I. *Épître d'un vieillard à son dernier ami.*
 Par M. MALLET, professeur de belles-lettres françaises à Cassel.

L'ACADÉMIE à qui l'auteur doit le choix de cette épître, ayant renvoyé le prix, sans prononcer sur les ouvrages, il est resté maître du sien. On doit avouer, en la remerciant, que ce sujet est noble, très-digne de la poésie philosophique encouragée; qu'il a quelque chose de plus imposant que des épîtres à Aglaure, ou des bouquets à madame la comtesse de ***. On ne se flatte point de l'avoir atteint; on croit seulement qu'il vaut autant exercer sa pensée sur la morale du sentiment, que de déraisonner anacréontiquement; sans se rebeller contre le prodigieux mérite de tous les jolis riens de toi-

lette, & de ce magasin d'écrits du jour, où les gens du monde qui se croient fins trouvent *trop* d'esprit, & où l'homme de goût serait bien embarrassé d'en trouver, on ose introduire un radoteur octogénaire qui ne fait ni phrases, ni calembours : il raconte sa vie, ce qu'il a vu sur le théâtre qu'il quitte, comment il l'a apprécié ; il sort de sa loge, en invitant son ami à jeter un dernier regard sur les acteurs.

Si je ne me trompe, il ne sera point le pédagogue de cet ami son contemporain ; il rassemblera les forces mourantes de son ame pour l'aimer & le lui dire, & lui supposant le même cœur, les mêmes desirs, & la même philosophie, sa consolation sera dans cet épanchement de sensations conformes, que les liaisons légères de la société rendent si peu nécessaire, ou si timide : toute amertume de la vie est dans les contradictions du sentiment & de l'amour propre. Qu'il est doux & naturel au vieillard détrompé, de dilater enfin sa sensibilité comprimée si longtems ! Malheureusement, il ne lui reste plus que cette sensibilité universelle, le néant des passions, qui fait les hommes intéressans, mais non pas les hommes énergiques.

Ceux qui, à une nature triste, préfèrent

une nature altérée & choisie , ceux qui par malheur ne font nés que plaifans , trouveront mon vieillard un pleureur a faire mourir. Attendez, hommes charmans, les rides, la morofité, l'adverfité, l'abandon; ayez une fois defiré la mort, & envifagé par-là quelque chofe de plus cher que la vie, & fi vous fâtes d'une complexion fufceptible, vous revienârez avec délices & larmes fur les expériences de votre cœur.

Il était poffible de faire parler mon vieillard plufieurs fois différemment, & toujours avec vérité; redevenu homme naturel par fon physique affaibli, il porte cependant l'empreinte de la fociété, des devoirs qu'il y a remplis, du rang qu'il y a tenu, de fes plaifirs, de fes chagrins, peut-être de fes préjugés. Un vieillard & fon dernier ami! fondez cette fituation: quelle profondeur de pertes! quel tableau pittoresque! il me femble voir un homme transporté dans un palais de fées, avec fa famille & fes amis, puis, les voyant difparaître fucceffivement, jufqu'à ce que l'enchantement cefse; le palais s'est écrasé infenfiblement, & le vieillard fe trouve dans un defert immense, fon ami à fes côtés: il cherche long-tems fa premiere fituation, puis il fe penche fur l'appui qui lui refte, il le réchauffe de fa poi-

trine haletante , il jouit encore , il meurt , & dans ses bras : il meurt , presque sans parler de l'avenir qu'il ne craint pas ; ah ! quand on a bien vécu , on ne regrette que de n'avoir plus à bien vivre encore. En faisant parler un philosophe sensible ; on a cru devoir faire de la compassion le sentiment dominant de son cœur : aujourd'hui , que nos mœurs sont si honnetes , & si cruelles , si aimables pour l'homme jouissant , & si désespérantes pour celui qui souffre ; aujourd'hui , que semblable à ces surfaces d'eau dont le soleil ne peut réchauffer l'étendue , notre humanité n'est peut-être plus que de la bienveillance ; il faut fatiguer la dureté par des redites d'humanité ; & l'écrivain qui peut en retarder le sommeil , est récompensé comme il doit l'être.

Épître d'un vieillard à son dernier ami.

Ecquid ad extremum superest !

Piece qui a concouru pour le prix de l'académie de Marseille , en 1773.

*Des chimeres du monde esclave détaché ,
Qu'a courbé de son faix la pesante vieillesse ;
Sur la tombe qui s'ouvre ainsi que moi penché ,*

Lis , palpite , en lisant l'adieu que je t'adresse :

Ah ! combien de ton sort mon sort est rapproché !

*Combien sur cet écrit , de mon œil desséché ,
J'ai vu couler encor des larmes de tendresse !
Dans le calme des nuits ton absence m'op-
presse ;*

*Et je crie au trépas sur ma tête couché ,
Reculé , & que je vive , un ami m'intéresse.*

*Les biens qu'on a perdus sont toujours trop
présens.*

*Dans nos rides , ami , la douleur est empreinte ;
Va , le mortel souffrant ne s'endormit sans
crainte ,*

*Qu'aux portes du sommeil qui doit glacer
nos sens.*

*L'être est détruit par l'être , & l'immensité
dure ;*

*Tout est changé pour nous , & non pour la
nature ;*

*Vers le tems qui n'est plus revenons sans ter-
reur ,*

Le penser du vieillard est l'accent de son cœur.

*Vanités du bonheur , dont l'image pro-
 longe
 Jusqu'aux bords du cercueil la trame des
 ennuis,
 Qui d'un monde imposteur m'avez flatté le
 songe,
 Et caché ses volcans sous de frêles lambris ,
 Sur vous mes yeux , enfin , se levent éclair-
 cis ;
 Espérer , sans jouir , n'est qu'un heureux
 mensonge.*

*Des âges parcourus assemble les destins.
 Des douleurs au berceau les serpens nous dé-
 chirent ;
 Les joins de la tendresse à nos tourmens conj-
 pirent ;
 Nous croissons dans les cris pour périr de nos
 mains.
 Du cercle de nos jours que nous offre l'es-
 pace ?
 Des pavots mal-fesans , de nos pleurs dé-
 trempés ,
 Qu'un matin voit flétrir , que la ronce en-
 trelace ,*

*Dont le suc vénéneux par l'ivresse remplace
Des plaisirs apperçus , ou des biens échappés.*

*A peine de mes sens essayé-je l'enfance,
Que mon premier soleil éclaira mes revers ;
Sur un pere mourant mes yeux se sont ou-
verts ;*

*La faux de son trépas menaça ma naissance.
Encor , si le malheur de cesser d'être fils ,
Eût affligé les jours où je sentis mon être !
Mais seul, & dans ma fleur , délaissé sans
appuis ,*

*Inconnu des humains , j'appris à me connaî-
tre ;*

*Cherchant dans l'indigence un pere & des
amis.*

*La crainte mesura ma pénible carrière ;
A quel prix j'ai joui du malheur de sentir !
Mes penchans s'égarèrent sur la nature en-
tière,*

*Elle enflammait mon cœur , sans pouvoir le
remplir.*

*Ami , rappelle toi ma jeunesse première ,
Ces desirs si nouveaux , passageres fureurs ,*

Ces

*Ces vices de mon âge & d'un esprit sans
mœurs.*

*Trop long - tems j'ai vécu dans le lâche dé-
lire*

*D'encenser les travers , & de briguer un
nom ,*

*D'imiter la décence & l'art de se conduire ,
L'imposture des mœurs , les préjugés du ton ,
D'être dupe d'un sexe en pensant le séduire ,
D'un objet d'infamie allaitant le poison.*

*Bientôt de feux plus purs je suivis la lu-
mière ;*

*L'amour toucha mon cœur , & mon cœur fut
changé :*

*Jours donnés aux vertus , où ma flamme in-
nocente*

*Unit les droits d'époux aux transports d'une
amante ,*

Vous vîtes les plaisirs du sentiment vengé.

*Tu fais combien le ciel distilla d'amertume
Dans le calice d'or où j'ai bu ce bonheur ;*

Le tombeau dévora l'idole de mon cœur ;

Sa cendre me restait , & le tems la consume.

Mais le chagrin survit & résiste à ses loix.

*Les germes de la mort dans les flancs d'une
mere*

*Infecterent son fruit & son sang à la fois ;
La main qui me donna des entrailles de pere ,
Y plongea le poignard en nous perçant tous
trois.*

*Accablé de moi-même , épuisé de constance ,
Dans un morne abandon sur mon sort re-
cueilli ,*

*Par degrés douloureux je perdais l'existence ,
Ma pénible tendresse implorait un ami :
De penchans mutuels la touchante habitude ,
Les cris d'un cœur aimant aux douleurs
exercé ,*

*Du besoin d'être aimé l'active inquiétude ,
La douceur , les élans d'un tourment retracé ;
Tout attirait vers toi mon phantôme élané :
Un jour tu fus sensible , ah ! fuis la solitude :
Semblable à ces liqueurs qui bouillonnent en-
cor ,*

*Sans mélange , & sans feu , dans le froid de
l'argile ,*

*L'infortuné s'agite , où l'homme heureux s'en-
dort.*

*Automate impuissant, il me restait encor
Des faveurs du talent l'épreuve difficile,
La gloire d'obliger, & l'orgueil d'être utile;
Mais pour faire le bien, faut-il vivre ou-
blié?*

*Eh qu'importe aux humains ta plainte & ta
blessure,*

*Si gardant à toi seul une aride pitié,
Tu vois sans intérêt l'indigent qui conjure,
Manger sous des lambeaux un pain répudié?
De vœux compatissans tu vis la récompense.
Oui, sur les malheureux par mes soins conser-
vés,*

*La fureur du destin maudite ma bienfaisance,
Et pour les voir périr ma main les a sau-
vés.*

*Tu connus ce Dorval dont je bénis l'en-
fance;*

*Au berceau sans parens, au mépris destiné;
Vieime d'un amour qu'avilit sa naissance,
Dans ce séjour d'opprobre où languit l'indi-
gence,*

*Des fruits de la faiblesse asyle infortuné;
Qui d'un pere inhumain se vit abandonné.*

*Souvent dans ce réduit j'épanchais un cœur
tendre ;*

*Aux utiles travaux des arts & de nos doigts ,
J'animais des efforts qui cherchaient à com-
prendre ;*

*Mes yeux pleuraient un fils , Dorval ravit
mon choix.*

*Ses modestes regards baissés vers la poussière ,
L'attrait intéressant du malheur jeune encor ,
L'enfance des vertus , sa raison printanière ,
La pudeur de son front rougissant de son
sort ,*

*Imprimaient dans ses traits une heureuse jeu-
nesse.*

*Fait pour plaire , sentir , penser avec ten-
dresse ,*

*J'adoptai cet enfant , je cultivai sa fleur....
Soins superflus ! hélas ! en l'arrosant de lar-
mes ,*

*Pâlissante , fanée , exhument son ardeur ,
En vain près du soleil je ranimai ses char-
mes ;*

*Le flambeau de ses jours s'éteignit sans dou-
leur.*

Peins-toi ce lit de mort , un vieillard en silence ,

*Sur le corps expiré dans les sanglots mourant ,
De ma demeure en deuil la solitude immense ,
Ces apprêts ... cette fosse ... un pere y descendant ,*

Son élève adoré , sa superbe espérance.

Nœuds tendres & détruits aussi-tôt que formés !

Desirs , nature , amour , ô penchans trop aimés !

Premiers pas du honneur dont j'ai perdu la trace ,

Mes amis & les tiens dans la tombe enfermés ,

*Voilà donc le passé que ma vieillesse embrasse !
Quinze lustres de maux en ont fermé l'espace.
Succombant aujourd'hui sous les peines de hier.*

*Ainsi de nos destins le fuseau développe ,
Un vêtement de deuil , & des chaînes de fer ,
Que gaze la jeunesse , & qu'un fil enveloppe.
Insensé ! ... je murmure ... est-ce à moi de jouir ?*

*Moi flétri sous les ans, qu'un cercueil envi-
ronne,*

*Homme je vécus homme, & n'ai plus qu'à
mourir.*

*Mourir ! ... t'abandonner ... ah ! que dis-je ?
pardonne ;*

*Viens, & mes bras glacés à ton sein vont s'ou-
vrir ;*

*Unissons nos regards, & retrouvons des lar-
mes ;*

*Viens, la seule amitié mérite mes alarmes ;
Qu'est auprès de ton cœur l'insensible univers ?
Ton cœur est son pourpris : va, j'appris à
connaître*

*Qu'un don de l'amitié vaut trente ans de re-
vers.*

*Quitte l'or des cités pour la mousse d'un hêtre ;
Mon asyle l'attend ; viens observer sans maître
Ce théâtre mouvant d'infortunés égaux,
Vils jouets des destins, & riant dans leurs
maux.*

*Vois-tu la servitude accroître leur misère,
Nos semblables rampans de leurs chaînes,
meurtris ;*

*L'humanité vendue aux crimes impunis ;
La bassesse sans honte , & le pauvre sans
pere.*

*Par le vernis des mœurs long-tems tu fus
trompé ;*

*Encensé des cœurs faux que masquait la dé-
cence ,*

*De zélés complaisans armés pour ta défense ,
A peine à leurs poignards ton sein est échappé.
Nobles sans dignité , grands , mais sans être
utiles ,*

*Sous la main qui les blesse écrasant leur pays ,
Esclaves d'un despote , & des honneurs ser-
viles ,*

*Illustres scélérats superbement soumis ,
Ces fiers appuis d'un trône ont fait ta des-
tinée ,*

*J'ai vu les admirer une foule étonnée ,
De ses propres malheurs imbécille instrument
Qui fait d'un fourbe heureux l'idole d'un mo-
ment.*

*O fléaux des humains que l'imposture adore ,
Qui caressez pour perdre , & sentez avec
art ,*

Qui foulez sans remords , & qu'un titre dé-
core ,

Ab ! jamais votre œil dur n'abaiſſa mon re-
gard.

De leur verge de bronze accablant la juſ-
tice ,

Du temple de nos loix je montai les degrés.
Que de pleurs je mêlais au ſang de leur ca-
lice !

Tandis que d'infamie & de luxe enivrés ,
Des meurtriers en robe ordonnaient un ſup-
plice.

Sanguinaires enfans , qui d'ambres ſaupou-
drés ,

Plaignaient en graſſéyant des mortels tortu-
rés.

Héros de vils cachots , martyrs de l'innoc-
cence ,

De tourmens en tourmens conduits aux écha-
fauds ,

Citoyens immolés au droit de convenance ,
Par ces juges impurs, monſtres des tribunaux,
Deſtinant d'un ſourire , & d'un ton de dé-
cence ,

*La courtisane au lit , & la barre aux bour-
reaux !*

*Victimes qu'en mon cœur met votre destinée ,
Vous que de froides mains repoussent par or-
gueil ,*

*Hommes d'adversité , famille infortunée ,
Par des freres d'airain prosternés dans le
deuil !*

*Comptez sur mes douleurs , ma dernière jour-
née ,*

*Mes faciles secours , ma haine des tyrans ,
Mes débiles efforts , & mes vœux impuis-
sans .*

*J'expire , & dévorés d'opprobre & de tris-
trisse ,*

*Que d'êtres mon ami, restent baignés de pleurs !
Immolés aux desirs d'une altiere jeunesse ,
De tyrans commencés sans morale & sans
cœurs .*

*Où chercher des humains que leur sort inté-
resse ?*

*La sensibilité respire avec les mœurs ,
Et les philtres du vice ont corrompu la lessé
Où dans ses premiers pas l'enfant est arrêté !*

*Des organes sans jeu , de l'amour sans ten-
dresse ,*

*Un esprit sans vigueur , des vertus par fai-
blesse ,*

*Nul plaisir à vingt ans , & mort à la santé ,
Voilà l'homme du jour en sa fleur infecté.*

*Tel flétri des poisons d'une haleine mortelle ,
Noirci dès le printems on voit tomber l'épi ;*

*Mais un transport m'égare . . ah ! plutôt , mon
ami ,*

*Vois , vois des dieux encor pétiller l'étin-
celle.*

L'homme de son limon n'est fouillé qu'à demi.

Il est sans préjugés des ames magnanimes ,

*Des rois nommés sans crainte , & servis sans
victimes ,*

Protecteurs bienfesans de sujets leurs soutiens :

*Il est des cœurs sans tache , & des heureux
sans crime ;*

Philosophes sans faste , & Socrates chrétiens ,

*Que damne la Sorbonne , & que C * * * *
estime.*

Sages sans le paraître , illustres inconnus ,

*Vous tous qui secourez les malheureux , nos
freres ,*

Qui trempez de vos pleurs le pain de leurs
 miseres ,
 Et donnez dans vos cœurs des autels aux
 vertus ;
 Un jour pur vous attend aux jours de la vieil-
 lesse ;
 Quand le froid de la mort aura changé vos
 traits ,
 Le pauvre ira baiser le linceuil qui les
 presse ;
 La tombe engloutit l'homme, & non pas ses
 bienfaits.
 Misanthrope endurci, dont l'œil inexorable
 Mêle un regard de fer aux pleurs de ton sem-
 blable ,
 L'incline vers la terre en le frappant d'ef-
 froi ,
 Dont la triste raison contredit la nature ;
 Porte loin des cités une ame instruite & dure ,
 Et le sophiste affreux qui ne vit que pour
 soi.
 Ah ! qu'il est consolant quand tout nous aban-
 donne ,
 Quand l'hiver de la vie a glacé nos desirs ,

*De savourer en paix les fruits de son au-
tomne ;*

*De voir sourire un cœur que la mort envi-
ronne ;*

*Les heureux qu'on a faits recueillant nos
soupirs ,*

*La pitié rendre en deuil les secours qu'on lui
donne ,*

*Et de jours bienfaisans les touchans souve-
nirs*

*Nous descendre au tombeau , que l'amitié
couronne.*

Déjà mon œil se r'ouvre à la sérénité.

D'un calme qui renaît je ressens l'influence ;

A l'heure où je t'écris , l'avenir qui s'avance ,

A mon cœur satisfait montre l'éternité ;

*Satisfait ! . . . peut-on l'être en cessant d'être
utile ?*

*Les humains qu'on aime nous aiment à leur
tour ,*

Ce prix contenterait une pitié servile ,

*Il est pour les grands cœurs un plus digne
retour ,*

*L'espoir de rendre encor un malheureux tran-
quille ,*

*De bénir à jamais ceux qu'on bénit un jour.
L'instant, l'heure s'approche ; au sein de la
nature*

*Nos destins vont dormir ; vois leur terme sans
peur :*

*Eh ! qui peut regretter le rapide bonheur
Dont le sort un moment nous prête la parure ?
A notre âge, il n'est plus qu'incurable dou-
leur :*

*Héritiers de nos maux, tous les heureux nous
craignent,*

*La jeunesse nous brave, & ses ris nous dé-
daignent,*

*On flétrit notre abord d'un repoussant ac-
cueil ;*

*Ah ! les affronts du moins respectent le cer-
cueil :*

*Considère en sa nuit la carrière immortelle,
Lointain d'or & d'azur, présage d'un beau
jour :*

*Que des feux de l'espoir ton courage étincelle ;
Une heure doit unir nos deux cœurs à tou-
jours.*

*C'est ton dernier bienfait, maître sublime &
sage !*

*Raison de l'univers, qu'enchaînent ses accords,
De ton trône inconnu j'approche avec cou-
rage ;*

*Ta main brise le globe, & soutient ses ressorts.
Hélas ! le sentiment réchauffe encor ma vie ;
Il a tressé des fleurs sur mes cheveux blanchis,
Il me cache aujourd'hui l'instant qui les délie ;
Qu'il entrelace aux tiens mes manes atten-
dri.*

*Toi, d'un vieillard éteint si le flambeau t'é-
claire,*

*Si je meurs dans tes bras, sans angoisse en-
dormi,*

*Honore de tes pleurs ma tombe solitaire,
Et couvre de cyprès la cendre d'un ami.*

II. *Socrate en délire, ou dialogues de Dio-
gene de Synope. Par M. WIELAND.
Traduits de l'allemand. (*)*

C H A P I T R E VII.

JE viens de me surprendre dans une faute

[*] Cet excellent morceau de satire décente

bien honteuse. O fils d'*Icetas* ! combien il s'en faut encore , que tu sois aussi sage que tu paraîs extravagant ! Prendre de l'humeur, parce qu'un homme , qui croit te faire honneur , qui n'est pas obligé de savoir que tu veux rêver , trouble tes rêveries ! Fi ! quelle honte ! n'aurais-tu pas été contraint de souffrir la même chose d'une araignée , d'une mouche , du moindre insecte ? . . . Attendez , que je vous raconte toute cette affaire-là.

“Tu ne fais rien , *Diogene* ? „ me dit-il. Cela m'arrive souvent.

“ Que je m'assye donc auprès de toi. „ Si tu n'as rien de mieux à faire.

“ Rien au monde. Il est vrai , que je de-
 „ vrais être à la place publique. On juge
 „ l'affaire de ce pauvre *Lamon*. Son pere
 „ était ami de ma famille : je pense que
 „ pour cette fois , il n'échappera pas sans
 „ peine à ses ennemis. Je le plains. J'étais
 „ résolu hier à parler pour lui. Mais au-

& utile, mériterait d'être traduit tout entier. Nous ne doutons pas qu'il ne le soit ; en attendant qu'il soit connu en France & dans nos contrées , nous enrichirons notre journal de quelques endroits choisis. Le lecteur instruit remarquera sans peine que c'est *Diogene* qui parle.

„ jourd'hui je ne m'y trouve nullement
„ disposé. „

Nullement disposé ! & le pere de *Lamon*
était ami de ta famille ? . . . & le pauvre
Lamon est en danger ?

“ Comme je vous disais ; ma tête aujourd'hui n'est bonne à rien. Hier je soupai
„ chez *Clinias*. Nous passâmes toute la nuit
„ à table. Du vin des dieux ! des danseuses ,
„ des mimes , des philosophes , qui se cha-
„ maillerent , puis s'enivrèrent , puis s'adres-
„ ferent aux danseuses . . . Enfin la fête fut
„ complete. „

Tout cela est fort agréable , si vous vou-
lez : mais le pauvre *Lamon* ? . . .

“ Je n'y saurais que faire. Je vous l'ai
„ dit. Il me fait de la peine ; c'est un hon-
„ nête homme. Il a une femme vertueuse ,
„ une femme très-vertueuse. „

Et belle , sans doute ?

“ Elle vint hier me recommander l'af-
„ faire de son mari. Deux enfans , dont
„ l'aîné à peine a cinq ans , l'accompa-
„ gnaient : d'aimables petites créatures ! Sa
„ parure n'était pas recherchée ; mais je
„ fus frappé de sa figure & de son air.
„ Elle se jeta à mes pieds : elle parla avec
„ chaleur pour son mari. *Il est impossible*
„ *qu'il soit coupable* , me dit-elle : le pere

“ de

„ le plus tendre, l'ami le plus sûr. Il n'a
 „ pu rien faire de mal-bonnête à dessein.
 „ Aidez-nous ; vous le pouvez . . . J'opposai
 „ des difficultés ; elle les détruisit. Je lui
 „ parlai du grand nombre & du pouvoir
 „ des ennemis de Lamon. Hélas, dit-elle,
 „ ils le haïssent, uniquement parce qu'il a
 „ plus de mérite que de fortune. Je fis un
 „ mouvement de compassion. Elle pleura,
 „ & quand les deux jolis enfans virent leur
 „ mere verser des larmes & parler d'un ton
 „ ému, ils embrasserent ses genoux de leurs
 „ petits bras, & lui demanderent en trem-
 „ blant : *ce monsieur ne nous rendra-t-il pas*
 „ *notre pere ?* La scene était touchante, je
 „ te jure. J'aurais donné cinquante mines(*)
 „ pour avoir un bon peintre, qui m'en
 „ eût fait un tableau d'après nature. „
 „ Quoi ? dans un pareil moment cette idée
 „ a pu te venir ?

„ Je t'affure que c'en eût bien été la
 „ peine. Jamais je ne vis la beauté sous une
 „ forme plus touchante ; son sein se soule-
 „ vait, avec tant de vivacité, sous le voile
 „ qui le couvrait, que je croyais le tou-

[*] Soixante mines faisaient un talent attique, & celui-ci est évalué communément à mille écus.

„ cher. Cette firene séduifante était toute
 „ ame & toute grace. Madame, lui dis-je,
 „ j'éprouverai tous les moyens. Que ne
 „ ferait-on pas pour une femme comme
 „ vous? . . . Je dois souper chez *Clinias*.
 „ Mais je m'échapperai avant minuit. Re-
 „ venez alors. Mon valet de chambre vous
 „ conduira dans mon cabinet, & nous son-
 „ gerons aux moyens de sauver votre mari.
 „ Ils dépendront sur-tout de vous . . . De-
 „ vinerai-tu, *Diogene*, ce que fit l'extra-
 „ vagante? Avant même que j'eusse fini de
 „ parler, elle se releva avec une colere
 „ qui l'embellit encore, & un regard me-
 „ prisant fut toute sa réponse. Je fis signe
 „ à mon valet de chambre, & je la laissai.
 „ Je connais le drôle : je suis sûr qu'il lui
 „ a dit tout ce qu'on pouvait dire; mais
 „ elle ne voulut pas l'écouter. *Venez, mes*
 „ *enfans*, dit-elle, sans l'honorer d'un re-
 „ gard, & en pressant les innocentes créa-
 „ tures contre son sein, *le ciel aura pitié de*
 „ *nous* & *s'il nous abandonne, nous sa-*
 „ *rons mourir.* Tu vois bien que j'ai eu
 „ raison de dire qu'elle était très-vertueuse. „

Et comme je vois, trop vertueuse pour
 le salut du pauvre *Lamon* O *Chérea*,
Chérea! est-il possible?

“ Tu es en train de moraliser, *Diogene* ...
 “ Adieu ; je suis d’une pesanteur affreuse ,
 „ il faut que je me dissipe. Veux-tu m’ac-
 „ compagner chez *Tryallis* ? Mon peintre
 „ la prend pour modele d’une *Vénus Calli-*
 „ *pygos*. Le tableau fera divin. „

Je vous suis obligé. L’infortuné *Lamon*,
 sa femme belle & vertueuse, ses aimables
 enfans, tout cela m’occupe tellement, que
 je ne saurais être bon à rien. Je critiquerais
 tous les coups de pinceau de votre peintre,
 fit-il des prodiges. Allez, *Chérée*. Laissez-
 moi à mes réflexions solitaires... Non, je
 ne réfléchirai point. Je deviendrais fou, si,
 dans ce moment, je donnais acces aux idées
 qui m’assiègent.

Or, vous saurez que ce *Chérée* est un des
 illustres heureux de *Corinthe*.

C H A P I T R E VIII.

COMME le chant de cette fauvette est
 doux ! Je viens de me défaltérer à la source
 voisine. Je vais me reposer à l’ombre de ce
 buisson, près de ma petite chanteuse, fau-
 vage, & je m’abandonnerai au plaisir, que
 la nature seme sur les sentiers épineux de
 la vie... Veux-je aller ? essayer ?... Oui,
 j’irai... Mais à quoi lui servira ma bonne

volonté? Je n'ai ni crédit, ni autorité, ni parti . . . personne ne se foucie de m'obliger. Je suis étranger; l'affaire de *Lamon* concerne sa place, la république. On ne me permettra pas même de parler . . . Cependant je pourrai lui servir au moins d'avocat . . . Mais nous ne nous connaissons pas . . . Eh, qu'importe? J'irai . . . Une femme si belle n'aura pas inutilement baigné de larmes les pieds d'un *Cheréa*!

C H A P I T R E IX.

JE ne savais encore rien de positif de l'affaire de *Lamon*, quand j'abandonnai ma fauvette pour aller à la place. Chemin faisant, je rencontrai un de ses juges, qui m'apprit de quoi il s'agissait. Une troupe de coquins gagés par un autre qui avait des vues sur la place de *Lamon*: voilà tout! Ils l'accusaient d'avoir malversé dans le maniement des deniers publics. On ne pouvait lui reprocher aucune prévarication directe. Mais il avoit donné de l'argent à un faussaire, qui lui montrait un plein pouvoir des archontes, & qui prétendait avoir besoin de cet argent pour le service de la république. Des amis de *Lamon* lui avaient garanti la probité de ce fourbe; il les en avait cru;

il avait été trompé. Tel était son crime. Mais il fallait voir quel monstre ses délateurs en faisaient. *Lamon* leur répondait avec l'effroi d'un honnête homme, qui voit son sort entre les mains de ses ennemis, & qui n'ignore point que sa sentence est prononcée avant qu'on ait entendu sa défense. Il parla peu. *Lamon*, lui dis-je, souffrez que je parle pour vous; & je commençai. Ils voulurent faire du bruit; mes poumons me fervirent. Je parvins à les faire taire, en criant plus haut qu'eux, & je poursuivis. Je parlai avec toute la chaleur que l'idée de la belle femme & de ses deux aimables enfans m'avait inspirée. Je n'épargnai pas les ennemis de *Lamon*. . . & je tâchai de corrompre les juges, en louant leur piété, leur humanité, leur impartialité, leur horreur pour l'oppression. Un tiers de ces honnêtes gens avait encore un front capable de rougir. Cela m'anima, je redoublai mes éloges; j'implorai leur justice & leur vertu. *J'en fis rougir encore un autre tiers*. Pour le coup le procès était gagné. Je complettai mon triomphe par le portrait de la belle femme & de ses petits enfans. Je les fis prosterner aux pieds des juges, pour intercéder en faveur de leur malheureux pere; & *Lamon fut absous*. Je

m'échappai au milieu de la multitude , & me voilà.

Quelle soirée délicieuse ! Que la nature est douce & riante ! Je suis content de moi-même. J'ai obéi à la voix de l'humanité. J'ai ramené la joie dans les beaux yeux d'une femme vertueuse , dans les cœurs innocens de ses enfans. Que leurs embrassemens doivent être doux ! J'en jouis sans les voir. Et qui est donc dans ce moment véritablement heureux ? . . . *Chéréa*, *Clinias*, *Midas*, *Sardanapale*, *Crésus*, . . . ou moi ?

C H A P I T R E X.

SOUFFREZ que je m'abandonne encore un moment aux sentimens qui font mon bonheur , & relisez ou parcourez en attendant les trois articles précédens , tout comme il vous plaira.

Comme ces lieux sont pittoresques ! Ce bosquet de roses qui viennent d'éclorre , comme il me couronne agréablement ! Qu'elle est pure , cette source , qui près de moi s'échappe à travers ces petits cailloux ! Comme ce gazon est uni ! Que la verdure en est fraîche ! Comme cette herbe naissante est déjà épaisse ! En vérité , je me reprocherais

d'être venu à deſſein dans un endroit auffi voluptueux.

Quelle magie dans la ſimple nature ! Elle donne de l'enthouſiaſme , même à *Diogene* , ſi peu fait pour en avoir. Je vois , oui , je vois les Graces : Couronnées de fleurs , ces ſœurs immortelles , dans leurs danſes légères , foulent à peine le tendre gazon. De petits amours , cachés derrière le boſquet , forment ſecrètement une guirlande de roſes. Ils ſe font des ſignes en ſouriant , tout eſt prêt , & les voilà qui partent de leur embuſcade. Ils environnent , d'une chaîne de fleurs , les danſeuſes , & les tiennent captives. Quel tableau charmant !

Ah , ſi vous pouviez le voir tel que me le repréſente mon imagination ! Elle a un pinceau vif & brûlant. Soyez-en perſuadées , mes belles dames , malgré ma prétendue inſenſibilité pour vos attraits. On m'en accuſe , parce que j'ai peut-être pris plus de peine qu'un autre , pour pouvoir me paſſer de vous. Ce n'eſt pas cependant que je me flatte d'y avoir réuſſi. Une driade , qui ſortirait à l'inſtant de ce boſquet , viendrait fort à propos pour en faire l'eſſai . . .

Mais pour revenir à mes Graces , vous croyez peut-être que je ſuis moi-même l'inventeur de ce tableau , & cela vous ſur-

prend. Que votre étonnement cesse. Je dédaigne de me faire valoir plus que je ne vaudrais en effet... ceci n'est qu'une simple copie... C'est *Chéréa* qui en a l'original. Il est de la main d'Apelle, que vous nommez le peintre des Graces, & qui lui-même a eu l'affurance de prendre ce nom, parce qu'il a senti qu'il le méritait. J'étais présent à l'acquisition. " Il est divin, s'écria *Chéréa* transporté. Je
 „ l'aurai. Je ne le céderais pas à un roi. Tu
 „ connais, *Diogene*, ce petit bois de myr-
 „ thes, qui termine mon jardin, & ce ca-
 „ binet solitaire, où je me retire quelque-
 „ fois après dîner? C'est là que j'aurai ces
 „ Graces devant les yeux, pendant que je
 „ reposerais. „
 „ *Chéréa* paya ce tableau quatre talens atti-
 ques.

Quatre talens attiques, m'écriai-je, pour trois filles en déshabillé, & trois ou quatre petits drôles tout nus, sur un morceau de toile!

„ Mais vois, *Diogene*; vois qu'elles sont
 „ belles! Quel beau idéal! Que de graces!
 „ Chacune a les attraits qui doivent la ca-
 „ ractériser. Chacune est belle de sa propre
 „ beauté, & cependant par la magie des re-
 „ flets elles s'embellissent réciproquement.,,
 „ Il est vrai, *Chéréa*; mais vous autres opu-

„ lens, vous avez tort de porter à un prix ex-
 „ cessif les ouvrages de ces artistes. Dix mi-
 „ nes auraient bien suffi. Le peintre ne doit-
 „ il pas compter aussi pour quelque chose le
 „ plaisir de produire un si bel ouvrage? Qua-
 „ tre talents, *Chéréa*, pour un plaisir des yeux,
 „ qui dans quelques semaines se fera évanoui
 „ pour toi! Que d'heureux tu aurois pu faire
 „ avec cette somme! „

C H A P I T R E XI.

PEU de tems après, j'allai dans une terre
 considérable, que ce *Chéréa* posséde vers la
 mer de Corinthe. J'y trouvai un de ses ser-
 viteurs, c'était un honnête vieillard en che-
 veux blancs: il était assis devant sa porte &
 avait un air de tristesse. Il s'essuya les yeux,
 dès qu'il m'apperçut. Je le priai de me laisser
 asseoir près de lui, & je lui demandai la
 cause de son chagrin. “ Ah! me dit-il, étran-
 „ ger, ah! j'ai perdu ma fille! un enfant
 „ de quatorze ans, la meilleure & la plus
 „ aimable fille qui fut jamais! Tous les jeu-
 „ nes gens des environs la comparaient à
 „ une dryade, quand, aux jours de fête,
 „ elle dansait en rond avec ses compagnes.
 „ Je faisais mon plaisir de la voir danser.
 „ Telle fut autrefois sa mere. C'était une

» si bonne fille ! ménagère , laborieuse , éle-
 » vée par la meilleure des mères ! Ah , qu'elle
 » est heureuse de n'avoir pas vécu jusqu'à
 » ce jour funeste ! Des corsaires ont enlevé
 » ma fille , tandis qu'elle ramassait des co-
 » quillages sur le bord de la mer , pour en
 » orner une petite grotte de notre jardin ,
 » où j'ai coutume de reposer pendant la
 » chaleur du jour. »

Je reconnus le père au feu de ce tableau.
 Mais sa fille aurait été dix fois moins aimable
 qu'il ne la dépeignait , que je n'en au-
 rais pas été moins touché de sa douleur....
 Pauvre père ! m'écriai - je en essuyant mes
 larmes : n'y avait-il donc aucun moyen de
 ravoir votre fille ? N'était-il pas possible de
 la racheter ?

“ Ah ! repliqua-il en gémissant , que n'ai-
 je pas tenté ? Ils demandaient deux talens.
La fille est jolie , disaient-ils : *un satrape du*
grand roi nous en paiera davantage. Je n'au-
 rais pu leur apporter seulement la moitié
 de cette somme. Le desir violent de ravoir
 mon enfant , me fit perdre la raison. Dans
 le trouble où j'étais , je courus vers mon
 maître à *Corinthe*. Il est si riche , me di-
 fais-je , tes larmes , tes cheveux blancs l'at-
 tendriront. Lui qui dépense si aisément
 deux talens pour des plaisirs passagers , peut-

être l'engageras-tu à en faire autant pour le plaisir durable de rendre à un malheureux pere son enfant, l'unique bonheur de sa vieillesse... Je me jettai à ses pieds, mais en vain. Je devais, me dit-il, mieux veiller sur ma fille. Il me déchira le cœur par ces paroles & par l'air d'indifférence dont il les prononça. Je ne saurais y penser. „ Le vieillard pleurait tout en parlant ; & quant à moi, peu s'en fallut que ne je devins furieux comme *Ajax Oilée*. Je m'emportai, & je maudis le premier qui s'avisa de peindre, tous les peintres, ses successeurs & tous leurs adhérens, jusqu'aux broyeurs.

Quand je fus seul & que mes sens furent plus calmes, ma colere contre les riches se convertit en pitié. Je déplorai leur sort, en considérant que les causes même, qui devaient faire leur bonheur, les rendaient insensibles au plaisir des dieux mêmes, à celui de faire des heureux. Les pauvres gens ! ils ont tant de besoins ! Leurs sens, leurs fantaisies, leurs passions, leurs caprices, leurs aises, leur frivolité, ont tant de droits sur eux, qu'il ne leur reste rien à donner aux droits de l'humanité.

Je vous passerais bien volontiers vos palais, vos jardins, vos tableaux, vos statues, votre or, votre argent, votre yvoire, vos

repas , vos concerts , vos comédies , vos danseuses , vos singes & vos perroquets , si je pouvais m'empêcher de songer que tant de malheureux n'ont pas de quoi se garantir des injures du tems & des rigueurs des saisons , parce que vous habitez des palais des marbre ; qu'ils n'ont pas de quoi couvrir leur nudité , parce que la magnificence éclate dans les habits de vos esclaves ; qu'ils n'ont pas de quoi se rassasier , parce que vous absorbez dans un seul repas ce qui devrait servir à en faire subsister des milliers pendant une semaine entiere. Il m'est odieux de m'arrêter plus long-tems sur cette idée. Je crains de parler à des sourds. Mais que ne tenterais-je pas , si , parmi cent d'entre vous , j'avais l'espérance d'inspirer de l'humanité à un seul !





QUATRIÈME PARTIE.

LE
NOUVELLISTE SUISSE,
ou
ANNALES POLITIQUES
DE L'EUROPE.

TURQUIE.

Constantinople. Le succès des conférences de Bukarest pour le rétablissement de la paix n'est rien moins qu'assuré. Si d'un côté le grand-seigneur doit desirer la fin d'une guerre que les Turcs ont faite avec tant de désavantage, l'indépendance de la Crimée & la libre navigation des Russes sur la mer Noire, forment d'un autre côté des objets qui paraissent intéresser essentiellement l'honneur & même la sûreté de l'empire Ottoman. Le dé-

membrement de la Pologne devient encore un obstacle à la paix, les ministres de la Porte ayant déclaré que comme elle n'a pris les armes que pour assurer à ce royaume son indépendance politique, elle ne pouvait voir, sans en être offensée, que contre la foi des traités on en ait détaché plusieurs provinces. On recruta dans tout l'empire comme si l'on s'attendait à une nouvelle campagne. Cependant la prolongation de l'armistice a déterminé les généraux respectifs à entrer dans leurs quartiers d'hiver. Les troupes Ottomannes se replient sur la Romélie, après avoir renforcé la garnison de Viddin, & les Russes se sont retirés sur les frontières de la Moldavie, & n'y occupent plus que trois places.

Quelques matelots Russes, descendus à terre, ayant été maltraités par des Turcs, quatre vaisseaux Russes se sont présentés devant la ville de Chio, & l'ont menacée d'un bombardement, si elle ne payait pas une contribution de 100,000 piastres. Ils ont ensuite tenté un débarquement dans le port de Tschismé, mais ils ont été repoussés, & Cara-Osman-Oglou a fait passer dans cette île un secours considérable de Turcs. Mais tout changera bientôt de face, s'il est vrai, comme on le publie, que le comte Alexis Orlow ait :

reçu à Paris l'avis & la confirmation de l'armistice prolongé, & donné ordre de suspendre toute hostilité. La défaite de la flotte du pacha de Scutari par les Russes, n'a pas fait une grande sensation. On en rejette toute la faute sur le pacha lui-même, qui a agi sans ordre, & un capigi a été envoyé dans la Morée pour étrangler le fils de ce général, qui commandait la flotte.

On publie ici que l'impératrice de Russie ayant envoyé au kan de la Crimée une fourrure très-riche, présent que lui fait ordinairement le grand-seigneur, ce prince envisageant un tel présent comme un acte de souveraineté, qui aurait marqué sa dépendance, a fait prendre les armes à quelques-uns de ses sujets, avec le secours desquels il a chassé tous les Russes de la ville où il réside.

Les différens entre la cour Britannique & la régence d'Alger subsistent toujours. Le dey ayant fait dire au commandant d'une frégate Anglaise qu'il pouvait venir à son audience, moyennant qu'il n'y amenât pas le consul de sa nation, celui-ci a répondu que le consul étant l'homme du roi son maître, il ne pouvait se dispenser de s'en faire accompagner. Mais le dey s'étant montré inflexible, cet officier est parti sans avoir eu audience.

Ali-bey , après s'être rendu maître de Jaffa & de Rama, s'est, à ce qu'on prétend , mis en marche pour le Caire , d'où Mehemet-Aboudaab ne tardera pas à s'éloigner avec ses trésors. Le cheik Ottoman s'est reconcilié avec le cheik Daher son pere. La fuite du premier & sa retraite chez les ennemis , paraissent avoir été concertées dans la vue de pénétrer plus sûrement leurs desseins.

R U S S I E.

Petersbourg. Le feld - maréchal prince de Gallitzin a été nommé aide de camp-général de l'impératrice , place de confiance très-importante , & son régiment qui se trouvait en Pologne a eu ordre de se rendre incessamment dans cette capitale.

A l'issue des réjouissances qu'a occasionné la fête de S. M. I. quelques personnes en place ont été disgraciées , & d'autres arrêtées , sans qu'on en sache le sujet.

Le major Jokeniow a remis à l'académie impériale , la détermination exacte de la longitude & de la latitude des principaux lieux de la Bassarabie , de la Moldavie , & de la Valaquie , tels que *Bender* , *Kilianova* , *Bucharest* , *Brabilow* , &c.

On prétend que l'incertitude où l'on est encore

encore sur le fort des conférences de Bucharest, procède de ce que le ministère de Russie n'est pas d'accord sur cet intéressant objet, les comtes Orlow inclinant pour la continuation de la guerre, tandis que le comte Panin opine pour la paix.

S U E D E.

Stockholm. Tout continue d'annoncer la bonne intelligence entre notre cour & celle de Dannemarck, les troupes des deux nations qui s'étaient assemblées sur les frontières de la Norvege se sont séparées, & les généraux se sont donné réciproquement des témoignages d'amitié; les ordres précédemment donnés aux capitaines de compléter leurs compagnies avant le premier de janvier ont été révoqués. Le roi, dans le cours de son voyage, a permis aux Norvegiens, comme à ses propres sujets, de l'approcher; ordonnant à ceux-ci de vivre en bonne intelligence avec les premiers. Cependant certains indices sembleraient annoncer quelque fermentation dans le nord. Des officiers Russes de distinction ont fait divers voyages à Stockholm & à Coppenhague. Le conseil d'amirauté de Carlscron a reçu ordre d'équiper neuf vaisseaux de guerre, & de les mettre en

état de faire voile au premier avis. Les commandans des compagnies de matelots ont reçu ordre de les compléter incessamment, & l'on a publié dans cette ville un avis qui porte qu'à raison de certaines circonstances S. M. avait jugé à propos d'ordonner que toute la marine de la couronne fût complète avant la fin du mois de janvier.

Le projet d'ériger en port franc la ville de Wisby dans l'isle de Gothland, autrefois si célèbre par son commerce & ses loix maritimes, devient aujourd'hui l'objet d'un examen très-intéressant. On est fort partagé sur l'avantage ou le désavantage qui pourrait en résulter pour le commerce général du royaume. Cette question serait moins difficile à résoudre, si l'on connaissait les causes qui ont fait tomber le commerce de cette ville au point qu'elle se trouve aujourd'hui presque entièrement ruinée.

On s'empressait à faire des préparatifs dans cette capitale pour la réception du roi; mais S. M. a fait connaître qu'elle desirait que l'on épargnât cette dépense, & qu'on l'appliquât plutôt au soulagement des pauvres dans les différentes paroisses.

Le tribunal qui doit juger le général-major Pechlin, continue assiduellement ses séances.

DANNEMARC.

Copenhagen. On avait publié il y a quelque tems que l'on travaillait à une réconciliation entre le roi & la reine Caroline Mathilde. Ces bruits deviennent toujours plus vraisemblables, & l'on attend dans cette capitale un seigneur Anglais de la première distinction, pour mettre la dernière main à cet important ouvrage.

Le college des finances a été rétabli sur le même pied qu'il l'était du tems du comte de Bernstorff, pendant les dernières années du regne de Frédéric V.

M. d'Ahlfeld, conseiller privé de conférences, rappelé depuis peu, renvoyé ensuite dans la seigneurie de Pinneberg en qualité de grand-droffart, emploi qui vaut 5000 rixdalers annuellement, a obtenu sa démission absolue, avec 2000 rixdalers de pension. Il a été placé & déplacé quatre fois dans une année.

P O L O G N E.

Varsovie. S. M. ayant reçu de la part des trois puissances co-partageantes de la Pologne, une déclaration encor plus expressive que la précédente, s'est déterminée enfin à

répondre : “ qu’informée des inconvéniens qui résulteraient d’un plus long délai , par rapport à la convocation d’une diète , & dans la vue d’ôter tout prétexte d’aggraver encore les maux qui affligent la Pologne ; espérant aussi que cette marque d’égards touchera la générosité des trois puissances , S. M. avait fait publier des lettres circulaires pour la convocation du grand conseil du sénat , préalable indispensable à la diète , & dont l’époque était fixée au 8 février prochain , intervalle à peine suffisant pour donner aux sénateurs éloignés le tems d’obéir. „ Cette réponse est datée du 14 décembre dernier , & les circulaires ont été expédiées ; mais il est impossible ; si l’on veut suivre les constitutions du royaume , que la diète puisse se tenir dans le mois de février , comme les ministres des trois puissances l’exigent , à cause des préparatifs qu’elle demande , & du délai de douze semaines qui doit avoir lieu entre la séparation du senatus-consultum & l’ouverture de la diète.

Les fiscaux , en exécution des résolutions prises en dernier lieu par le conseil-général , ont fait insérer dans les archives de la république une protestation énoncée en termes extrêmement forts contre le démembrement de ce royaume.

On mande de Vilna , que les Russes ont pris possession de la ville & forteresse de Dunabourg , capitale de la Livonie-Polonoise , dont les habitans leur ont prêté serment de fidélité , & qu'ils y forment des magasins de vivres considérables. Toutes les ordonnances & nouveaux réglemens faits dans des provinces de la Pologne actuellement soumises à l'impératrice de Russie , doivent avoir force de loi dès le commencement de la présente année. Les tribunaux & les colleges , de même que tous les habitans , y seront soumis indistinctement. Tous les biens du prince de Radziwil , & des autres chefs de la confédération , situés dans l'étendue de ces mêmes provinces , ont été confisqués. L'armée Russe en Pologne a été affaiblie par un détachement de 6000 hommes , qui a reçu ordre de marcher en Finlande ; mais ce vuide a été rempli au moyen de quelques régimens qui faisaient partie de la garnison de Petersbourg.

On assure que les cordons Prussiens ont pénétré dans les palatinats de Fresne & de Posnanie , & que les Autrichiens , après s'être emparés du fauxbourg de Cracovie qui porte le nom de *Casimir* , & de celui qu'occupent les Juifs , se sont avancés dans le palatinat de Lublin. Ces derniers forment un cordon

vers la Moldavie, jusqu'à trois lieues de Kaminieck. Le comte de Pergen vient de faire publier deux ordonnances au nom de l'impératrice-reine. La première défend de nouveau toute émigration, & il est enjoint par la seconde à tous seigneurs & propriétaires de fournir à leurs vassaux des grains pour ensemencer leurs terres. L'exportation des grains hors des provinces nouvellement soumises à la maison d'Autriche, a été défendue sous les peines les plus sévères. Le prince évêque de Kaminieck est sorti de ses arrêts, mais il n'est pas encore retourné dans son diocèse. On l'attend dans cette capitale pour y assister au *senatus-consultum* du mois de février. Les sénateurs de Lithuanie, dont le titre est attaché aux provinces qui restent à la république, mais qui ont des possessions dans celles qu'occupe actuellement la Russie, ont reçu ordre du roi de comparoître ici, sur l'invitation qui leur en sera faite, sous peine d'être traités comme rebelles.

On écrit de Dantzic que le consul Anglais a demandé communication des propositions qui seraient faites au magistrat par l'envoyé de S. M. le roi de Prusse, & qui ne peuvent qu'intéresser le commerce immense de sa nation avec cette ville. Celui de

la ville de Thorn est gêné par la douanne établie à Forban. Les voyageurs qui traversent la nouvelle Prusse, profitent des changemens avantageux qu'on y a faits en rétablissant les ponts & les grands chemins.

Comme les Russes se sont servis des payfans Polonois, de leurs chevaux & de leurs voitures, pour transporter des vivres & bagages à l'armée en Moldavie, plusieurs milliers de ces payfans ont trouvé ce pays-là tellement à leur gré, qu'ils s'y sont établis pour cultiver de vastes terrains actuellement en friche, & remplacer les anciens habitans. Ils y jouiront de la liberté qu'ils ne connaissent plus dans leur patrie. C'est une nouvelle source de dépopulation dans la Pologne.

Jean Ernest, duc de Courlande, est mort à Mittau dans la 83^e année de son âge.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'impératrice-reine a fait notifier à tous les ambassadeurs & ministres résidens en cette cour, que leurs équipages & effets ne jouiront désormais de l'affranchissement des droits de douanne que pendant les six semaines qui suivront leur arrivée.

Berlin. Les régimens de Kochbach & de

Rensel font partis pour la Westphalie , & ceux qui composent la garnison de cette capitale n'attendent que l'ordre de se mettre aussi en marche. On continue les préparatifs militaires avec la plus grande activité , & l'on présume que l'armée Prussienne sera en état d'entrer en campagne dès les premiers jours de février. Un train considérable d'artillerie se prépare à Magdebourg , les états-majors se pourvoient de chevaux de bât que le roi a résolu de substituer aux charriots de bagages , & l'on rassemble dans la Prusse 1500 chevaux d'artillerie.

Le mariage du landgrave de Hesse-Cassel , avec la princesse Philippine-Augustine Amélie de Brandebourg Schwedt , dont les fiançailles s'étaient faites le 24 décembre , fut célébré le 10 janvier dans cette capitale avec la plus grande pompe. La bénédiction nuptiale fut donnée par le prédicateur du roi , en présence de LL. MM. & de toute l'auguste maison royale. A l'échange des bagues , il y eut une triple décharge de canons. Cette cérémonie fut suivie d'un grand souper à plusieurs tables. Celle du roi , qui était de 14 couverts , fut servie en vaisselle d'or.

Ratisbonne. Le ministère impérial à la diète a remis au collège des princes , en présence des ministres de Brandebourg & de Russie ,

le manifeste de l'empereur , relatif à la prise de possession de certains districts de la Pologne.

Dresde. Les troupes qu'on leve dans cet électorat , montent à 14000 hommes. Tous les régimens qui sont sur pied , ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher. On prétend qu'en cas de guerre , ils doivent passer à la solde d'une puissance étrangere.

Hambourg. Le sort qui semble être préparé à la ville de Dantzic , fixe l'attention des puissances maritimes relativement au commerce que l'Europe entiere a fait jusques ici avec la Pologne par le moyen de ce port de mer. On assure que le magistrat & les habitans prennent leurs précautions comme s'ils s'attendaient à un siege & qu'ils eussent résolu de le soutenir. Les émigrations continuent en divers états de l'Allemagne. Le landgrave de Hesse-Cassel vient de renouveler l'amnistie publiée en 1768 , en faveur de tous ceux de ses sujets qui avant le 30 octobre prochain rejoindront leurs drapeaux , ou retourneront dans leur précédent domicile. Suivant les lettres de Petersbourg S. M. I. a accordé de même un pardon-général à tous soldats & matelots qui reviendront avant le premier mai , & on leve un nombre très - considérable de recrues dans es provinces acquises de puis peu en Pologne.

I T A L I E.

Rome. S. S. ayant tenu consistoire le 4 de ce mois, a nommé cardinal l'évêque de Passau, déclarant qu'elle en réservait toujours cinq autres in petto. Le sénat de Venise a refusé la bulle par laquelle le saint père avait conféré deux abbayes situées dans l'état Vénitien au cardinal Rezzonico, avec retenue de pension, parce que cette bulle est contraire à un règlement du sénat, qui porte qu'aucun des bénéfices compris dans les terres de la domination Vénitienne ne pourra être possédé par des ecclésiastiques qui n'y résident pas.

L'ambassadeur de Venise à Rome ayant communiqué cette résolution au cardinal, en lui insinuant de donner sa démission de ces abbayes, & que l'état les lui conférerait de nouveau, S. E. a refusé de le faire, disant que la république pouvait en retenir les revenus, mais non pas lui en ôter les titres qu'il tenait de S. S., seule en droit de les conférer.

S. S. a supprimé une pension de 800 écus romains par mois, que le pape Clément XIII avait assignée pour l'entretien des jésuites expulsés de Portugal. On assure que ces peres vont perdre encore un château dans la province de Marca, qu'ils avaient fait acheter

& réparer dans le deſſein d'y loger 5 ou 6 cents de leurs religieux. Leur maifon à Rome ne reçoit plus de novices , & s'excufe de donner l'habit à ceux qui le demandent, difant que les circonſtances actuelles ne le leur permettent plus. S. S. doit avoir envoyé à la cour de Madrid un plan concernant les affaires des jéſuites , & qui a quatre articles : la ſéculariſation des maifons occupées par les jéſuites , l'abolition irrévocable du généralat de cet ordre , leur affujettiffement immédiat aux évêques diocéſains , enfin leur partage en congrégations particulières , indépendantes les unes des autres. Mais S. M. C. n'a point agréé ce plan là , & perſiſte à demander l'extinction totale de la ſociété. Tous les jéſuites expulſés d'Eſpagne & des deux Siciles, qui ſe trouvent dans l'état eccléſiaſtique , & n'habitent pas dans les colleges de la ſociété , ont été ſoumis, quant à l'adminiſtration des ſacremens & autres fonctions ſacerdotales , à la juridiction des paroiffes , comme les autres prêtres ſéculiers. Comme pluſieurs de ceux qui ont quitté le royaume de Naples habitaient dans des places maritimes voiſines de cet état , & conſervaient aiſément des correfpondances, S. M. Sicilienne leur a fait ordonner de ſe retirer à 40 milles de ſes frontières , ſous peine d'être privés de leurs penſions.

Venise. L'on a lancé dernièrement à l'eau deux frégates & quelques chebeks, qui ont été reconnus plus utiles que les galeres employées jusqu'ici pour le service de la république. Les providiteurs de la santé viennent de publier un édit très-rigoureux, & qui regarde principalement les frippiers juifs, dans la vue de prévenir les accidens occasionnés par la vente des effets à l'usage des personnes qui sont mortes pulmoniques.

Parme. L'infant-duc, sachant que les deux ministres d'Espagne avaient reçu ordre de quitter ses états, leur a fait remettre quelques présens qu'ils ont refusé d'accepter, s'excusant sur ce qu'ils ne pouvaient le faire sans l'agrément de leur cour. Ce prince a nommé le comte Pompejo-Sacco premier ministre, & l'a fait passer dans le palais destiné à ceux qui sont revêtus de cet emploi.

Naples. Le roi desirant de diminuer le nombre des ecclésiastiques dans ses états, vient de statuer que les évêques ne pourront admettre désormais dans les ordres sacrés les fils uniques, ni ceux qui ont déjà des prêtres dans leur maison, ni ceux qui reçoivent les ordres à titre de patrimoine, &c. S. M. veut aussi que le nombre des ordinaires soit réglé sur les besoins de chaque paroisse du diocèse, & qu'un seul ecclésiast.

tique soit destiné à gouverner une centaine d'ames.

Gènes. On apprend que l'empereur de Maroc a accordé aux juifs privilege exclusif des grains & des vivres qui se consomment dans ses états : ce qui ruine les commerçans Anglais établis à Gibraltar, qui sollicitent le gouvernement de défendre l'entrée de ce port à tous ces juifs. Ils essuient encor d'autres désagrémens, dont l'Angleterre pourrait enfin se ressentir.

E S P A G N E.

Madrid. Les ministres de Russie & de Petersbourg ont informé le roi dans une audience particuliere, des arrangemens pris par leurs souverains & le roi de Prusse, relativement à leurs prétentions sur diverses provinces de la Pologne, qu'ils ont fait occuper par leurs troupes. Mais S. M. ne leur a rien répondu ni fait répondre à ce sujet.

F R A N C E.

Paris. On mande de Morlaix que toutes les propositions des commissaires du roi ont été acceptées successivement, & qu'en conséquence on est convenu d'une somme an-

nuelle pour l'abonnement de la capitation , & les autres droits ont été mis à l'enchere & affermés.

La ville de Rheims vient de célébrer par une fête publique , l'époque de la cinquantieme année du sacre de S. M. Il y eut messe solemnelle , on chanta le *Te Deum*. L'après-midi il y eut spectacle gratis , & l'on tira le soir un feu d'artifice devant la statue du roi.

On assure que M. le contrôleur-général a écrit aux fermiers généraux une lettre dans laquelle il leur demande un état de ce qu'ils ont de fonds à eux dans la ferme , des sommes qu'ils ont empruntées , à quels intérêts & à qui ils les doivent ; desirant qu'ils lui remettent ces détails en main propre.

L'incendie qui a consumé une partie de l'hôtel-dieu , a fait sentir la nécessité de le placer ailleurs , & de lui donner une plus grande étendue.

A N G L E T E R R E.

Londres. Plusieurs négocians de ce royaume se plaignent hautement du tort qui résulte pour leur commerce , du nouveau péage établi à Dantzic. Quelques bâtimens Anglais sont revenus avec leur cargaison , d'autres sont arrêtés pour n'avoir pas voulu se soumettre à cette imposition. On affirme que

l'Angleterre ayant garanti par deux traités le commerce & les immunités de Dantzic, elle est autorisée par cela même à intervenir fortement dans cette affaire. Le plan de la cour paraît être de mettre la chose en négociation. Cependant le ministre de S. M. à Berlin n'a pas reçu une réponse satisfaisante sur les représentations qu'il avait été chargé de faire sur cet objet.

Les affaires de la compagnie des Indes orientales continuent à occuper très-sérieusement la chambre des communes. Le bill relatif à la suppression de la sur-intendance que les chefs voulaient établir dans les Indes a été confirmé, & le roi lui a donné la sanction. Il a paru convenable de ne pas envoyer dans les Indes avec le pouvoir de sur-intendant, des personnes à une partie desquelles on pouvait reprocher les vexations & les déprédations qui y ont eu lieu précédemment.

Munheim. Le 134 tirage de la loterie électorale Palatine, établie par lettres patentes de S. A. S. s'est exécuté le 21 janvier à l'hôtel-de-ville de cette résidence, avec les formalités ordinaires. Les cinq numeros sortis de la roue, sont :

N°. 32, 88, 33, 9, 44.

T A B L E.

I. PARTIE. ANNALES littéraires de la Suisse.

I. <i>Encyclopédie, ou dictionnaire, &c.</i>	page 3
II. <i>Arminius, ou les Cherusques, &c.</i>	10
III. <i>Sermons sur différens textes, &c.</i>	23
IV. <i>Spécifique pour les maladies du bétail.</i>	25
V. <i>Pensées sur la liberté civile, &c.</i>	26
VI. <i>Avis de l'auteur des réflexions, &c.</i>	27
VII. <i>Avis sur l'encyclopédie d'Yverdon.</i>	29
VIII. <i>Avertissement de la Société de Dublin.</i>	30

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

I. <i>Institutions politiques.</i>	33
II. <i>Satyres de G. E. Lucius.</i>	42
III. <i>Oeuvres de M. le marquis de Ximenez.</i>	46
IV. <i>Le jugement de Paris.</i>	54

III. PARTIE. Pièces fugitives.

I. <i>Épître d'un vieillard à son dernier ami.</i>	74
II. <i>Socrate en délire.</i>	94

IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

<i>Turquie.</i>	109
<i>Russie.</i>	112
<i>Suede.</i>	113
<i>Dannemarck.</i>	115
<i>Pologne.</i>	ibid.
<i>Allemagne.</i>	119
<i>Italie.</i>	122
<i>Espagne.</i>	125
<i>France.</i>	ibid.
<i>Angleterre.</i>	126
<i>Manheim.</i>	127